ESSAIS DE TROPOLOGIE

*La nature est un temple où de vivants piliers
Laisser parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Baudelaire (Les fleurs du mal)*

Résumé : Nous tentons dans ces essais d'éclairer les relations entre les mécanismes du rêve de l'inconscient selon Freud (déplacement/condensation) et les deux tropes principaux du langage (métaphore/métonymie) mis en parallèle avec eux par Jakobson. Chez l'humain, langage et pensée sont intimement liés et s'originent dans la frustration affective. À l'encontre de l'aphorisme de Lacan « *l'inconscient est structuré comme un langage* », nous affirmons que « *le langage est structuré comme l'inconscient* ». De plus, ses équivalences entre déplacement = métonymie et condensation = métaphore sont inadéquates. Selon la métapsychologie de Jung, l'inconscient est en effet la matrice du conscient et donc aussi de la pensée, introvertie ou extravertie. Nous proposons une série d'équivalences entre le langage, la pensée et la structure binaire de l'inconscient. Les systèmes du cerveau liés au langage semblent aussi refléter cette organisation. Cette étude s'inscrit dans le projet de savoir si la langue japonaise, donc aussi la pensée japonaise, est plutôt introvertie ou extravertie.

ESSAI DE TROPOLOGIE I Des deux procès du langage dans la pensée

Avant-propos

L'hypothèse principale que je cherche à défendre ici est la suivante : la structure d'une langue reflète les traits psychologiques du peuple qui l'a élaborée, les deux étant de fait inséparables.

Mon objectif fut d'abord psycholinguistique pour tenter de dégager certaines caractéristiques de la *langue japonaise* et les mettre en regard avec la mentalité du peuple de l'Archipel. Mais je me suis aperçu qu'il était impossible de traiter de cette question analytiquement sans un corpus théorique cohérent lié aux relations internes entre le langage, la pensée et l'inconscient.

Or, les études sur ce sujet me parurent confinées à un cadre conceptuel spécialisé trop étroit. D'une certaine façon, il leur manquait un éclairage d'ensemble, une vision plus panoramique.

De plus, on ne pouvait pas négliger certaines données nouvelles qui ne cadraient pas avec les écrits théoriques sur le langage et l'inconscient. Toutes ces raisons m'ont poussé à traiter de la *question des tropes*, ou **tropologie**, d'un point de vue junguien en prenant ensuite l'exemple du japonais. Je tiens à dire que cette approche inédite peut s'appliquer aussi à d'autres langues.

Dans l'affaire complexe des rapports entre le langage, la pensée et l'inconscient, il y a quatre acteurs majeurs : Freud, Jakobson, Lacan et... Jung. Les liens entre la pensée, le langage, les tropes et l'inconscient selon la vision des trois premiers auteurs constituent un affreux *micmac*.

On constate entre eux des interpolations dans leurs équivalences ou des renversements en le contraire, contribuant à des incohérences et à des contradictions logiques dont il faut débattre.

Sauf que Jung, le quatrième, n'a jamais abordé cette question, sinon... par le biais du symbole.

Nous prions instamment le lecteur de nous suivre jusqu'au bout sur les rapports entre langue, pensée et inconscient, frustration et compensation, métaphore et métonymie, aphasies (Broca et Wernicke), condensation et déplacement, encodage et décodage, dénotation et connotation, pour parvenir dans un prochain article à exemplifier nos conclusions avec la langue japonaise.

Mais voyons d'abord dans ce premier essai de quelle manière sont liés le langage et la pensée.

Considérations préliminaires sur le langage et la pensée

En amont de la langue elle-même, existent d'abord la parole et le langage. Pour parler, il faut un appareil phonatoire approprié et les centres nerveux correspondant à la parole (aires de Broca et de Wernicke). Mais cet appareillage complexe n'est pas suffisant. On doit en outre acquérir le lexique et les règles syntaxiques d'une langue. Enfin, pour communiquer, il faut une fonction psychologique qui porte le langage au sein même de l'être intime, soit la **pensée**.

La parole est ce qui distingue l'homme de l'animal. Comment retracer l'histoire précise d'une langue en l'absence de documents écrits ? Même la reconstitution d'une protolangue indo-européenne laisse subsister nombre d'obscurités. Dans la formation du langage (et non plus d'une seule langue) et de son corollaire l'expression de la parole, on peut avancer l'hypothèse d'un passage imperceptible de la représentation de chose à la représentation de mot (Freud).

Nommer un objet pouvait permettre de le *rendre présent* sans le voir, le sentir ou l'objectiver par la sensation. C'est une façon de détenir un pouvoir sur lui et de communiquer avec les autres. Il s'agit d'une avancée inouïe dans l'histoire de l'humanité. Hélas, elle se fonde sur un leurre, une illusion, car rendre présent l'absence d'un objet par le biais de sons articulés relève d'une claire imposture. C'est pourquoi la pensée est si *déréistique*, c.-à-d. hors du réel.

Pour escamoter les difficultés, le langage est donc devenu le meilleur tour de passe-passe dont l'homme dispose. Ce leurre a aussi des effets positifs : distanciation d'avec le vécu, prise sur la matière, éloignement dans le temps, créations nouvelles. On oublie bien des choses avec ça.

Frustration et compensation

Ce qui manque *fondamentalement* à l'être se trouve donc remplacé par des ersatz qui toujours prennent plus d'importance pour lui. Au point de l'abuser, de lui faire accroire qu'un substitut est capable de combler l'absence et le manque. Ne pouvant continûment dévorer le sein de sa mère, l'enfant suce son pouce. Oui, mais le fœtus s'y entraîne déjà dans l'utérus et ça ô-*père* !

Sucer le pouce ne stimulerait-il pas chez le jeune enfant les centres nerveux liés à la parole ? Plus tard il dévorera des livres, des images et bien d'autres substituts plus ou moins illusoire.

Bion ([1] p. 127) dit que l'émergence de la pensée chez l'enfant vient du *déplaisir* qui est consécutif à la frustration sensorielle et affective dues à l'absence du sein maternel : « La capacité de tolérer la frustration permet à la psyché de développer une pensée comme moyen de rendre encore plus tolérable la frustration tolérée. » La pensée et le langage combleraient ainsi notre vide existentiel. L'homme penserait donc pour oublier qu'il restera à jamais frustré.

Si l'objet supplétif *compense* suffisamment le manque, on obtient une *récompense*, c.-à-d. une gratification narcissique. La confiance en sa propre capacité à surmonter la viduité première de la condition humaine (résilience), soit notre inachèvement foncier (néoténie), va se former.

Mais il existe aussi nombre de *fausses compensations*. Manger un bonbon à l'entracte permet de dévorer par la bouche ce qu'on ne peut plus dévorer des yeux. C'est une compensation au manque d'images. Mais en manger dix ou vingt d'affilée pour combler ce manque est stupide car le regard du spectateur frustré d'images n'en formera pas de supplémentaires sur sa rétine.

Il faut encore ajouter que la compensation doit être de *même nature* que l'objet manquant pour bien fonctionner. Sinon, elle est dénaturée et ne procure aucune satisfaction. De plus, sa fausseté se répètera invariablement parfois jusqu'à la mort s'il le faut comme dans l'addiction.

Projeté ainsi peu à peu par le langage dans le monde de la culture, sorte de détournement ou de divertissement gagnés sur la nature, l'homme oublie vite que tous ses acquis ne sont que

des compensations arrachées de force à l'infinitude de son état premier de dérégulation. Pour ne pas mourir tout à fait sur place, il doit absolument *se bouger*. La *fantaisie créatrice* humaine va donc s'ingénier à substituer un objet à un autre objet pour mieux restreindre la frustration.

Parmi les artifices développés par l'être humain pour contrer l'aporie de la mort (le manque et la frustration en sont des rappels), la formation du langage et de la pensée marquent une étape capitale. Cela mène à un phénomène psychique nouveau appelé la *conscience de soi*. Avec au centre un noyau d'abord collectif qui devient de plus en plus individuel : le *complexe du moi*.

Conscience très labile au début, mais irréversible d'être conscient d'une différence d'avec les autres et le monde. Conscience *réflexive* de l'*homo sapiens sapiens* : c.-à-d. je sais que je sais. Sauf que beaucoup plus tard il sera bien plus réflexif en proclamant : je sais que je ne sais pas.

Langage et conscience sont le résultat d'un mouvement de mentalisation. Mais la généalogie de la conscience liée à l'essor du langage reste inconnue dans son processus historique avant l'apparition de l'écriture (si l'on excepte bien sûr les représentations picturales ou statuaire).

L'acquisition du langage chez l'enfant en donne une idée. Il lui faut *remplacer par la parole* les objets enfournés bébé dans sa bouche (*introjection orale* introvertie) ou désignés du doigt (*identification anale* extravertie), répétant les efforts de nos ancêtres pour acquérir le langage.

Le langage alimente en priorité la formation d'une fonction psychologique : la *pensée*, faculté dont seul jouit l'être humain. Peut-on alors penser sans avoir recours au langage ? Balbutiante au début, la pensée s'étoffe avec l'acquisition d'une langue dans un premier stade où domine le concret à l'âge de raison (7 ans). Le second stade de son développement débute vers 14 ans, lors de l'entrée dans la puberté, pour évoluer de plus en plus vers un maximum d'abstraction.

Rousseau affirme avec pertinence que « l'homme ne commence pas aisément à penser, mais sitôt qu'il commence, il ne cesse plus ». Il veut dire par là que le phénomène du penser dont l'homme est si fier fonctionne en grande partie de manière machinale. Pensée ne signifie donc pas réflexion. Réfléchir, c'est tenter de percevoir en nous ce qui se dérobe à l'acte du penser.

Mais la pensée *seule* est-elle superposable à la conscience, surtout à la conscience de soi ? C'est une erreur commune d'assimiler les deux en raison des liens qui les unissent au langage.

En effet, la pensée n'est pas la seule fonction psychologique capable d'induire chez l'être la conscience réflexive. Le sentiment, fonction d'appréciation et de jugement quant à la valeur des choses vécues, possède lui aussi une capacité de conscience, souvent supérieure. Hélas, il a besoin du langage et donc de la pensée pour déployer la variété et la subtilité de ses nuances.

Langage et pensée formant une unité indissociable, est-ce le langage qui structure la fonction de pensée ou celle-ci offre-t-elle son moule auxdits contenus d'une langue ? En tout cas, elles *fonctionnent ensemble* et la *voix psychique* qui trotte dans la tête signe leur interdépendance.

Il paraît donc impossible de penser sans recourir au langage et, plus précisément, au *langage intérieur*. Celui-ci peut d'ailleurs acquérir un degré d'autonomie suffisant pour mieux scinder le moi et le persécuter, comme cela apparaît dans les phénomènes d'hallucinations psychiques.

Lorsque le langage n'est pas acquis, comme chez les arriérés profonds ou dans les cas graves d'autisme, la fonction de pensée non plus ne peut vraiment se développer. Le cas des enfants sauvages à qui l'on a tenté d'inculquer les rudiments du langage paraît aussi corroborer ce fait.

Qui n'accède pas suffisamment au *langage intérieur* (cela ne concerne pas les malentendants) n'accède donc pas non plus à l'expression symbolique culturelle qui est le propre de l'homme. Cela ne signifie pas, bien sûr, qu'il n'y a aucune possibilité de récupération ou d'amélioration.

De la diversité des figures de style

Les figures de style sont si nombreuses qu'il est dur de les catégoriser. Il existe celles jouant sur le sens des mots (métaphore, comparaison, antiphrase), sur la place des mots (anaphore, hyperbole), sur leur sonorité (allitération, paronomase), sur la syntaxe (ellipse) ou le discours (prosopopée, prétérition). Leurs noms exotiques sont à l'image de leur efflorescente pluralité.

Les linguistes modernes ont listé les figures de style selon que la *transformation est identique* (± 45 cas) telle la *répétition*, que celle-ci soit graphique (isocolie), phonique (onomatopée, assonance), morpho-syntaxique (anaphore, paronomase) ou sémantique (poncif, redondance).

La *transformation non identique* (± 115 cas) se fait soit par *addition* graphique (acrostiche), phonique (cacophonie), morpho-syntaxique (néologisme, mot-valise), sémantique (paradoxe, comparaison) ; soit par *suppression* graphique (apocope), phonique (syncope), morpho-syntaxique (ellipse, syllepse), sémantique (euphémisme, parabole) ; soit par *déplacement* graphique (anagramme), phonique (palindrome) morpho-syntaxique (hypallage, inversion), sémantique (métalepse) et enfin soit par *remplacement* morpho-syntaxique (anacoluthie, solécisme) ou sémantique (allégorie, litote, métaphore, métonymie, syndecdoque, symbole).

Hormis son effet stylistique, le cas de la répétition n'engendre aucun contenu complémentaire quant au sens de l'énoncé. Il est strictement supplémentaire car de même nature. En revanche, l'addition/suppression et le déplacement/remplacement ajoutent une forme de compréhension à l'énoncé car ils s'associent pour véhiculer et formaliser le sens qui s'abstrait de la littéralité.

Métaphore et métonymie

L'interdépendance du langage et de la pensée permet d'avancer l'hypothèse que l'étude de la structure du langage (donc aussi d'une langue) pourrait permettre de comprendre les traits essentiels de la pensée car l'être humain utilise le vocabulaire dans un sens propre et/ou figuré.

Le sens propre renvoie au *langage instrumental* : les choses évoquées dans une phrase sont transcrites dans une langue par des mots en référence à son lexique et à sa syntaxe. Dire : *elle chante*, ne permet pas d'ajouter plus de sens à cette phrase qu'elle ne pourra jamais en fournir.

Dans le sens figuré, les figures de signification appelées aussi *tropes* (du grec *tropos* : tour) désignent les diverses façons de tourner le sens d'un mot pour l'abstraire de son sens propre. Leur rôle est de premier plan dans la transmission d'un *sens autre que littéral*. Il y aurait donc un *tour à gauche* centripète (introversion) et un autre *tour à droite* centrifuge (extraversion).

Le discours figuré emploie nombre de figures de rhétorique, mais les linguistes reconnaissent en général deux types différents, parfois difficiles à distinguer : la *métaphore* et la *métonymie*.

La **métaphore** (*metaphora* = transposition) consiste en un *transfert de sens*, terme concret qui par le procédé de *substitution analogique* passe dans un contexte abstrait : par exemple, la *racine* du mal ou une *source* de chagrin. Toutes les espèces de mots (nom, adjectif, participe, verbe, adverbe) peuvent s'employer métaphoriquement. Ces tropes par *ressemblance* opèrent une transposition sémantique, présentant une idée sous le signe d'une autre idée plus forte, connue ou inconnue, qui entretient avec la première une certaine congruence sémasiologique.

Bien qu'il ne s'agisse pas vraiment de tropes au sens strict, on peut rattacher la métaphore à la comparaison, l'allégorie, la parabole ou la symbolisation car elles mettent aussi en rapport de sens des objets ou des idées par un effet de ressemblance. Par exemple : un homme solide *comme le roc*. Dans la métaphore, l'adverbe *comme* reste souvent implicite. Ainsi, *pétrifié de peur* associe au minéral l'idée de la peur (cf. Méduse), le corps se roidissant telle une pierre.

Toutes ces figures de style se forment au moyen d'*associations d'idées*, par le biais d'images, sur le mode d'une *commutation par similitude*. Il s'agit d'un *simili*, d'un *comme si* ou d'un *pour-ainsi-dire*. La métaphore et ses dérivés linguistiques paraissent donc fonctionner sur la *similarité symbolique*, cristallisant sur un signifiant une *constellation de plusieurs signifiés* qui opèrent des substitutions sémantiques distales par un effet de rebondissements successifs.

La **métonymie** (*metonymia* = changement de nom) consiste à exprimer un concept au moyen d'un terme désignant un autre concept qui lui est uni par une *relation nécessaire* : la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu, le signe pour la chose signifiée... Par exemple : boire un *verre* (pour un liquide), amener *la ville* (pour les habitants). Chaque objet fait un tout à part mais chacun doit plus ou moins à l'autre pour son existence ou pour sa façon d'être. Ils sont unis par des liens de réciprocité et de conformité sur le mode d'une *correspondance*.

Bien qu'il ne s'agisse pas vraiment de tropes au sens strict, on peut rattacher la métonymie à la synecdoque, l'antonomase, la métempse ou l'hypallage. On peut donc prendre le plus pour le moins, la matière pour l'objet, l'espèce pour le genre, la partie pour le tout, le singulier pour le pluriel, ou inversement. Ainsi, les hommes sont des *mortels*, une épée un *fer*, un navire une *voile*. L'existence (ou l'idée) de l'un se trouve compris dans l'existence (ou l'idée) de l'autre, les deux objets formant un ensemble unis par des *rappports connexes indissociables*.

Ces figures de style opèrent grâce au procédé de la *contiguïté sémiotique* par rapprochements proximaux. Il ne s'agit pas d'un transfert de sens (telle la métaphore) mais d'une *réduction sémantique* où un signifiant (le verre, la voile) *condense* un seul signifié (le liquide, le bateau).

On voit que la métaphore et la métonymie sont *complémentaires mais aussi opposées* dans la manière d'induire des effets de sens. *Blanche-Neige* et *le Petit Chaperon rouge* les résument.

Blanche-Neige est une métaphore par association d'idées (blanc *comme* la neige) sur le mode de la similarité symbolique. Elle a la peau *aussi* blanche *que* la neige et, en outre, elle possède les qualités liées à la nature de cette couleur (pureté, virginité, innocence). Le Petit Chaperon rouge est au contraire une métonymie, sa capuche condensant ses traits propres, mais pas plus.

Dans la métaphore, le signifiant renvoie ainsi implicitement à nombre d'*autres signifiés* par un *procédé vertical d'associations arborescentes* de plus en plus lointaines les unes des autres.

Dans la métonymie et ses dérivés, c'est une *partie* représentative ou un *signe* distinctif telle la coiffe rouge du chaperon. C'est une association par *contiguïté sémiotique* selon un procédé de réduction qui va tout *résumer linéairement et horizontalement* aux cheveux, au crâne, à la tête.

Quant aux effets de sens, la métaphore amplifie, embellit ou exagère alors que la métonymie abrège, récapitule, condense. La première se situe au cœur même du sens pour l'arborer, le déployer, dans une optique herméneutique liée au décodage ; la seconde vient se placer à sa périphérie pour le fixer, le concrétiser. Elle le matérialise par séquences, l'encodant en signes.

Pour conclure ce premier essai de tropologie sur le langage et la fonction de pensée, il ressort clairement que deux tropes essentiels les lient intimement, soit par contiguïté (métonymie), soit par similarité (métaphore). Désormais, il s'agit de savoir si la structure de l'inconscient et son organisation n'auraient pas, en partie du moins, un quelconque impact sur ce phénomène.

ESSAI DE TROPOLOGIE II

Langage - Pensée - Aphasies

Quelques aspects neurologiques du langage

L'aire de Broca et celle de Wernicke sont en fait reliées par les fibres nerveuses du faisceau arqué. Il existe de plus le lobe pariétal inférieur qui lui aussi est connecté à ces deux aires. On pense donc que ce lobe participerait à la classification et à l'étiquetage des choses et des mots, conditions préalables pour former ensuite une pensée idéique abstraite basée sur des concepts.

Remarquons que le lobe pariétal inférieur est localisé à côté de l'aire de Wernicke et qu'il existerait de façon rudimentaire dans le cerveau des primates, d'où la notion de coévolution entre encéphale et langage dont la formation fut sans doute à la fois syntaxique et sémantique.

Notons aussi que si elles se rapportent à des localisations très spécifiques du cerveau, d'autres aires sont stimulées pour produire un énoncé, l'encéphale ayant une distribution arborescente.

À ce sujet, on pense que les fonctions langagières sont traitées à la fois par un *mode parallèle* via des réseaux distribués et par un *mode convergent* via des zones localisées spécifiquement.

Chez 95% des gens l'hémisphère gauche contrôle les fonctions langagières. Cette asymétrie paraît relever d'un lien entre la latéralisation à gauche du langage et la préférence manuelle à droite. Il existe parfois quelques exceptions pour les droitiers, les gauchers et les ambidextres.

Mais l'hémisphère droit est aussi impliqué dans le langage car on a constaté que ses lésions perturbaient l'habileté à interagir de façon congruente avec son milieu. La prosodie n'est pas adaptée à l'émotion que le discours énonce, la capacité à saisir le contexte communicationnel, comme les règles sociales, ou la compréhension du langage non-littéral (ironie, métaphores, propos indirects, etc) sont déficientes car les intentions du locuteur sont assez mal comprises.

On voit ici que l'encéphale et donc la psyché sont agencés sur un modèle binaire. D'une part, il existe dans le cerveau des réseaux communicants et, de l'autre, des aires hiérarchisées entre elles. Le système en réseau agirait à *distance* car lié au *sens* et à l'*heuristique*, alors que la structure agirait *localement*, renvoyant donc à l'*architecture* et aux *algorithmes* séquentiels. Tous les mécanismes du cerveau s'*imbriquent* en fait *inextricablement* les uns dans les autres.

Quant à l'équilibre relatif du cerveau entre des systèmes opposés, on peut citer les neurones et les cellules gliales, la conduction électrique et la transmission chimique, la dépolarisation entre les ions potassium et les ions calcium, le câblage neuronique de tout l'encéphale (action rapide à court terme) et la neuromodulation hormonale des régions centrales (action lente à long terme), le système nerveux central et aussi le système nerveux périphérique, le système nerveux autonome divisé en deux : le sympathique activateur et le parasympathique inhibiteur.

Une bipolarisation des systèmes du cerveau est donc sans doute nécessaire à son organisation et à son eurythmie pour tenir lié les dispositions contraires qui nous habitent. Les *antinomies conniventes* qui forment l'organisation de notre monde (espace-temps, homochilarité du vivant, brins d'ADN dextrogyre et lévogyre, introversion-extraversion, etc) ne sont-elles pas reprises à chaque stade de l'évolution ? L'encéphale pouvait-il aussi y échapper pour créer la psyché ?

On peut de fait se convaincre de la dualité foncière du psychisme dans les théories opposées qui fleurissent à toutes les époques et s'affrontent sans arrêt. Voici un exemple lié au langage :

N. Chomsky propose sa *grammaire générative* à caractère structuraliste qui souligne l'aptitude pré-organisée du jeune enfant à syntaxiser naturellement, tandis que G. Lakoff parle, lui, d'une *sémantique générative* où la métaphore, la compréhension, les connaissances, sont essentielles

au langage. Structure et sens s'opposent donc dans ce débat, en dépit de leur complémentarité.

Si les neurosciences ont fait d'importantes avancées sur la connaissance de l'encéphale, il est douteux au final qu'elles puissent y circonscrire cette petite *voix de l'ange*, porte-parole de l'instinct religieux et de la foi incarnée, qui dans toutes les cultures se sont révélés en secret au cœur humain pour manifester à travers des symboles numineux son aspiration à la spiritualité.

Les déphasages de l'aphasie

Dans *Essais de linguistique générale*, Jakobson [7] expose les deux opérations essentielles du langage, la métaphore et la métonymie, telles qu'elles apparaissent dans les *cas d'aphasie*. Il en distingue deux types : celle de Wernicke, dite sensorielle, qui présente des troubles de la *similarité* et celle de Broca, dite motrice, qui montre au contraire des troubles de la *contiguïté*.

Il existe bien sûr des formes mixtes. La première aphasie vient d'une carence dans la *sélection* et la *substitution* des mots ; la seconde d'une carence dans la *combinaison* et la *contexture* des unités linguistiques. Ces deux sortes d'opérations jouent un rôle fondamental dans le langage.

Dans les cas graves d'aphasie, on constate pour la récupération de la parole une *activation* de l'hémisphère gauche lié aux centres du langage ou une *compensation* par l'hémisphère droit.

Le premier cas est dit positif pour son retour normal du langage, le second contrebalance juste la lésion de l'hémisphère gauche en stimulant la région homologue du droit qui traite de la musique. La récupération par compensation reste moins bonne que par l'activation. Dans les deux cas, la *plasticité cérébrale* a un rôle essentiel en créant de nouveaux réseaux neuronaux.

Jakobson écrit : « Les constituants d'un contexte ont un statut de *contiguïté*, tandis que dans un groupe de substitution les signes sont liés entre eux par différents degrés de *similarité*. » (p. 48). Les constituants d'un message sont donc unis par *un double rapport*. Il y a d'un côté une relation externe par *juxtaposition (encodage)* liée aux capacités d'intégration et de l'autre une relation interne par *alternation (décodage)*, correspondant donc aux facultés de représentation.

Troubles de la similarité

Dans l'aphasie de Wernicke les patients saisissent les mots dans leur signification littérale mais ne parviennent pas à comprendre le caractère métaphorique de ces mêmes mots (p. 56).

« Plus un mot dépend des autres mots de la même phrase, et plus il se rapporte au contexte syntaxique, moins il est affecté par ce trouble de la parole. C'est pourquoi les mots soumis syntaxiquement à l'accord grammatical sont plus résistants, tandis que le principal agent subordonnant de la phrase, à savoir *le sujet*, tend à être omis. » (p. 50) La structure est gardée.

Aussi : « les mots qui comportent une référence inhérente au *contexte*, tels que les pronoms et les adverbies pronominaux et les mots servant à construire le contexte tels que les connectifs et les auxiliaires sont... aptes à survivre. » (p. 51) Il s'agit donc ici de *troubles de la similarité*.

Ces aphasiques ont une carence dans la capacité de nommer des objets hors contexte. Le sujet peut dire d'un crayon que *c'est pour écrire*, certes oui, mais il ne peut dire le mot *crayon* seul.

Il peut choisir le terme approprié *célibataire* quand il est contextualisé dans une conversation mais il ne peut utiliser le groupe définitionnel *célibataire = homme non marié* comme thème d'une phrase. Au mot stimulus *building*, il ne peut substituer son synonyme *gratte-ciel* ou l'expliquer par une périphrase, ni l'associer à une *image analogique* (cathédrale ou termitière).

Ce type d'aphasique aura donc toujours recours à des correspondances métonymiques comme

ville (de la chose contenue au contenant) ou *vertige* (de la cause à l'effet immédiat) ou encore *appartement* (du tout à la partie) pour tenter de circonscrire au mieux le sens du mot *building*.

De même, un autre malade énumère des noms d'animaux dans l'ordre où il les a vus au zoo ou répertorie des objets par *contiguïté spatiale*. Ainsi, à la consigne de ranger des objets selon la couleur, la forme, la dimension, il les regroupe par leur fonctionnalité (ustensiles ménagers, matériel de bureau, etc). Comme le patient ne peut plus saisir la *qualité intrinsèque abstraite* de l'objet (couleur, forme), il la déplace sur une *quantité catégorielle* en référence à un usage.

Paraphasies phonémiques (*éléphant* est prononcé *alifan*) ou sémantiques (couteau est associé à fourchette ; chien à cheval), jargonophilie, logorrhée, *surdité verbale* (le sujet ne comprend pas ce qu'on lui dit), voire alexie (il ne comprend pas ce qu'il lit) forment ce tableau clinique. Si les mots isolés ou les énoncés courts sont compris, le langage parlé reste en fait incompris.

L'aptitude à la sélection et à la substitution sont affectées. Les mots semblent avoir perdu le pouvoir de porter des significations additionnelles associées par similitude à leur signification primordiale. Les opérations impliquant la similarité métaphorique cèdent devant la contiguïté métonymique. La grammaire, la syntaxe, le débit ou l'intonation sont normaux, mais il existe des troubles dans l'interprétation et la symbolique du langage. Le métalangage est déficitaire.

Troubles de la contiguïté

Dans l'aphasie de Broca, on note « l'altération de l'aptitude à construire des propositions, à combiner des entités linguistiques simples en unités plus complexes. Les règles syntaxiques qui organisent les mots en unités plus hautes sont perdues et [cet] *agrammatisme* aboutit à dégrader la phrase en un simple *tas de mots* (p. 57). L'ordre des mots est chaotique [car les unités linguistiques] dotés de fonctions grammaticales tels que les conjonctions, prépositions, pronoms, articles, disparaissent en premier lieu pour faire place au style dit *télégraphique*. »

Le patient utilise des phrases très peu structurées, ne pouvant s'exprimer avec le mot juste. La fluence verbale (nombre de mots émis par minute) chute et l'élocution tonale est désorganisée. Incapable de trouver ses mots il est atteint de troubles articulatoires, parfois jusqu'au mutisme. On voit aussi souvent des troubles de l'écriture (agrammatisme ou altérations paragraphiques).

La relation de contiguïté est supprimée et la métonymie semble impossible. En revanche, le sujet « *mot noyau* » de la phrase est le moins destructible dans cette aphasie. Des catégories non marqués comme l'*infinitif* tiennent lieu de paradigme et remplacent les diverses formes conjuguées ou les désinences. De même, les radicaux ou la racine d'où dérivent toute une série de mots deviennent des référentiels. Ces malades comprennent parfaitement des mots comme *Toussaint* mais ils sont incapables de les décomposer en leurs constituants premiers.

Ils comprennent et emploient le mot *portemanteau* mais ne peuvent reconnaître ou répéter ses unités : *porter* et *manteau*. La prégnance du sens entraîne donc des troubles dans l'ordre des composants phoniques. Le patient énonce des mots tels *café* ou *pavé* mais ne peut répéter des *séquences dépourvues de sens* telles *féca* ou *vépa*. Il ignore tout du verlan ! Cette régression phonématique semble reprendre à l'envers l'ordre des acquisitions phonologiques de l'enfant.

Cela cause une inflation d'homonymes et une anémie du vocabulaire. Le contenu sémantique persiste au détriment de la Gestalt et du phonème. Combinaison et texture métonymiques se désagrègent mais les opérations de sélection et de substitution métaphorique se poursuivent.

Le patient a recours aux similitudes pour parler. Il substituera ainsi *longue-vue* à *microscope* ou *feu* à *lumière du gaz*. Ce sont là de *quasi métaphores* qui, à l'inverse de la rhétorique ou de la poésie, ne présentent aucun transfert délibéré de sens. Toutefois, le processus est identique.

La séparation entre signification métaphorique (opérations métalinguistiques) et condensation métonymique (maintien d'une hiérarchie des unités linguistiques par contiguïté) est spéciale au langage humain. Le développement d'un discours se fait selon ces deux procédés pour établir des associations d'idées. Un thème en amène un autre par similarité *ou* par contiguïté.

Jakobson parle de « *procès métaphorique* dans le premier cas et de *procès métonymique* dans le second » (p. 61). Dans un comportement verbal normal, ils sont continuellement à l'œuvre et se manifestent invariablement. La réponse à un mot inducteur est donc toujours donnée soit comme un *substitut* (métaphore) soit au contraire tel un *complément* du stimulus (métonymie).

Des deux axes de la pensée : paradigme et syntagme

Les observations de Jakobson sur les tropes et la structure bipolaire du langage pour produire des effets de sens permettent d'envisager, du moins à titre d'hypothèse heuristique, une articulation identique dans la formation de la fonction de pensée. Autrement dit, la pensée par laquelle la langue se transforme en paroles serait elle-même organisée sur un *modèle binaire*.

La voix intérieure est une voix psychique qui crée un lien intime entre la pensée et le langage. C'est la capacité de se parler à soi-même ou de monologuer dans sa tête, voire de soliloquer.

L'aphasie motrice de Broca (perte de la trame contextuelle) paraît corroborer l'existence de ce lien car on constate, selon la gravité des lésions, une détérioration plus ou moins prononcée du *discours intérieur* en raison de l'agrammatisme. La pensée du sujet n'arrive plus à former ni à concevoir (de *concipere* = recevoir) correctement ses propres représentations car les éléments prédicatifs intégrateurs font défaut. Elle paraît sombrer dans un abstrait informulable.

Dans l'aphasie sensorielle de Wernicke la voix intérieure demeure dans sa capacité à formuler un discours mais elle est d'une extrême pauvreté et banalité (rigidité et uniformité) en raison d'une quasi impossibilité de traduction (intra-langue ou inter-langues) et d'une inhibition dans l'identification des signes verbaux qui définissent le sujet. Le métalangage semble perdu.

Les autres aphasies montrent des troubles similaires dans l'un ou l'autre de ces deux registres.

Les opérations essentielles effectuées par la pensée pour produire du sens peuvent se réduire à traiter les données selon deux types distincts : soit par la métonymie, soit par la métaphore. Le cours de la pensée est donc affecté par des dysfonctionnements de la *contiguïté contextuelle* (métonymie) ou encore par des dysfonctionnements de la *similarité substitutive* (métaphore).

Ces sujets aphasiques perdent-ils néanmoins durant leur maladie leurs facultés à métonymiser et métaphoriser dans d'autres systèmes sémiologiques sachant qu'ils sont capables de guérir ?

Ces deux procédés sont toutefois absolument indispensables à la pensée car ils lui permettent de donner et de former du sens. Dans la réalité, leur interdépendance est telle qu'il devient presque impossible de bien les distinguer sans avoir recours à des artifices. Jakobson n'aurait jamais pu discriminer avec une grande netteté ces deux procédés prototypiques sans l'aphasie.

Il existe des cas particuliers où le langage n'est pas vraiment acquis et formulé en paroles (autisme, arriération mentale, surdité néonatale) mais où l'on constate parfois l'existence d'un *langage entendu*, c.-à-d. plus ou moins compris. Ceci nous permet d'avancer deux remarques.

1. D'abord, la structure bipolaire de la fonction de pensée serait bien une condition préalable antérieure à l'acquisition du langage mais elle ne pourrait vraiment se développer qu'avec lui.
2. Ensuite, dans les cas spéciaux précités, même si les capacités de sélection et de traduction sémantiques sont toujours possibles, le discours n'arrive pas à être vraiment contextualisé.

Certes le langage entendu paraît compris, mais il ne l'est que d'une façon totalement abrégée.

Le procès métaphorique serait donc antérieur de peu au procès métonymique dans l'épigénèse du langage car c'est le contenu qui intéresse d'abord. La forme particulière (le style) a moins d'intérêt. Ainsi, la dépendance du décodage envers l'encodage serait moindre que son inverse.

Un encodage, même gravement désagrégé, n'annule pas en totalité les processus du décodage. Le champ où ceux-ci s'appliquent est donc plus large que la sphère des activités d'encodage.

Le stock de notre lexique est toujours supérieur au nombre de mots qu'on emploie en réalité. On le voit dans l'apprentissage d'une langue étrangère. À l'inverse, comment concevoir une capacité maximale d'encodage s'accompagnant d'une régression de la faculté de décodage ?

Une image parlante à l'esprit pour expliquer les deux procédés de la pensée et du langage est celle du puzzle. Le sujet doit reproduire un figure dont il décrète inconsciemment que c'est la sienne : c'est sa propre métaphore. Il doit en premier reconnaître un tas de pièces éparses fournies par l'environnement (c'est l'espace contigu), puiser dedans pour tenter de sérier, de catégoriser, de comparer et de combiner pour qu'enfin une forme lui ressemblant apparaisse.

Mais au départ, il fallait bien que le sujet possédât une certaine intuition métaphorique de sa propre représentation et une intention de la construire pour accomplir ce travail. La structure forme et porte le sens mais elle ne s'identifie pas totalement à lui. Il est révélé par elle dans la mesure où il existe *un sujet* pour le percevoir. Sans signifiant aucun signifié n'apparaît, mais sans signifié les signifiants restent totalement vides de sens et n'ont plus aucune raison d'être.

La *structure bipolaire de la pensée* est donc susceptible de donner naissance chez une même personne à deux modes distincts dans le fonctionnement de l'activité du penser. Or, ils sont à la fois nécessaires, interdépendants et, d'une certaine manière, dans une complète opposition.

La pensée de type métaphorique met l'accent sur le sujet, le transfert de sens d'un mot à un autre, d'une image à une autre, pour amplifier ou altérer le contenu. Grâce à ses propriétés distales, elle instaure des associations par alternance et substitution de mots ou bien d'images. En créant entre eux une *relation interne* qui assure et augmente la capacité imaginante de la pensée, on note un **décodage** qui favorise le *contenu abstrait* au sens d'extraire et de valoriser.

À l'inverse, la pensée de type métonymique concerne d'abord l'objet. Elle se fonde sur des connexions ou des correspondances proximales. C'est un **encodage** de mots ou d'images pour contextualiser le *contenant concret*. Ses propriétés proximales créent une *relation externe* par juxtaposition et catégorisation, liant de façon réticulaire les capacités intégratives de la pensée.

Ces deux modes de pensée sont liées si intimement qu'*il est facile d'intervertir leur nature*. Mais la capacité de représentation mentale est très différente de celle de l'intégration mentale.

L'une, par son caractère figuratif, suscite par analogie des associations d'idées ou d'images pour évoquer quelque chose d'abstrait ou d'absent par le truchement du procédé symbolique.

L'autre, selon ses *modus operandi*, associe des éléments contigus pour instaurer entre eux des connexions et des liaisons concrètes (cablage), via un procédé de réciprocité et de conformité.

Se *re-présenter* en esprit pour avoir accès au sens (= le signifié) consiste toujours à réunir ou opposer dans une relation interne deux choses entre elles (cf. l'étymologie de *symbolum*) en passant du concret à l'abstrait ou bien l'inverse. Or, le symbole, à la différence du signe, n'est jamais univoque. Possédant au minimum deux sens opposés, il est donc toujours polysémique.

Le sujet doit faire un effort d'interprétation sémantique qui peut culminer dans l'interprétation

herméneutique ou bien la création d'un délire. Toutes les traductions ne sont pas fausses mais aucune n'est la bonne. Linguistiquement, l'*axe paradigmatique* est l'axe de substitution des mots le long duquel la métaphore peut progresser via un *glissement sémantique diachronique*.

L'*axe syntagmatique* associe en revanche des éléments contigus pour instaurer entre eux des connexions selon un procédé de réciprocité et de conformité. L'antécédent déterminant le conséquent, ils se situent dans un rapport de dépendance réciproque. L'un appelle l'autre à cause de leur intime corrélation. Pouvoir intégrer en esprit réclame un accès à la forme (= le signifiant) par la combinaison d'éléments qui contextualisent un *ordre logique synchronique*.

Le passage du simple au complexe, de l'unité au composé, exige de fait des lois précises qui conditionnent une façon de procéder. Il ne s'agit plus du signifiant porteur de sens mais de *signes* singuliers, relativement univoques, répertoriés, référencés et extrêmement catégorisés.

Les signes créent des chaînons sémantiques condensés (de *condensare* = rendre épais) aux seuls éléments pertinents, connivents et concordants, qui permettent à l'esprit d'établir des correspondances d'idées. De cette sommation de signes intriqués naît un espace proportionné en signifiants. C'est donc l'axe syntagmatique (axe de succession des unités linguistiques) sur lequel s'élabore la métonymie en une organisation synchronique linéaire du même au contigu.

Ainsi, l'hyperonyme *insecte* renvoie à plusieurs hyponymes, tels *mouche* ou bien *papillon*. Ils s'opposent à l'homonyme (Paris/pari), au paronyme (éminent/imminent) et à l'hétéronyme, termes non synonymes se référant au même hyperonyme (pantoufle et babouche renvoient à chaussure comme moufle et mitaine se rapportent à gant). Plus l'extension d'un hyperonyme est grande, plus sa compréhension et son *intension* (au sens que la logique donne à ces termes, c.-à-d. sa détermination par un ensemble de caractères lui appartenant en propre) se réduisent.

Dans l'aphasie de Broca où se voient des troubles de la contiguïté les hyperonymes sont assez bien préservés en raison de leur valeur générique, emblématique. Par contre, les hyponymes tendent à disparaître. Le malade est obligé d'utiliser le seul type de pensée dont il a encore la jouissance pour tenter de les définir. Il fait retour à l'*intension* la plus lâche du mot-type ou use de circonlocutions et de périphrases, c.-à-d. de quasi métaphores. Un télescope devient alors une longue-vue (qui porte loin la vue). *En manque de contexte, il tourne autour du pot !*

Dans l'aphasie de Wernicke où l'appréhension de la synonymie-antonymie est détériorée, le sujet raisonne par le seul type de pensée lui restant : la sériation par ensembles et sous-classes d'ensembles (de l'hyperonyme à l'hyponyme). Mais il ne peut plus substituer une unité à une autre unité sur la base de leur ressemblance ou de leur contraste. Sa capacité à établir une équation entre hétéronymes (mots correspondants de deux codes distincts) est au final perdue.

Il bute donc devant l'homonymie et ne discrimine plus la différence sémantique entre *Paris* et *pari* quand ces mots sont hors contexte. *En perte de sens, il devient réfractaire au calembour.*

Si les règles syntaxiques sont préservées dans la phrase, la régulation des mots anaphoriques grammaticaux (tels *il* ou *elle* reprenant un segment du discours antérieur), qui relie entre elles les phrases au niveau du sens tend à se perdre. La relation de similarité s'estompant, un sujet atteint d'aphasie sémantique dit : « *Ma femme* est absente, *il* est parti faire des courses. »

Les deux types de pensée ci-dessus décrits étant nécessaires pour produire des effets de sens, on les retrouve chez toute personne normale, avec des préférences selon nombre de critères. On peut donc décrire *une pensée métaphorisante* et *une autre métonymisante*. Mais aucun discours dans son énoncé ne peut se passer de l'une ou réduire l'autre à sa simple expression.

Il reste bien sûr la pensée instrumentale qui renvoie aux éléments du codage de l'information en dehors de toute tentative d'effet de sens. C'est une forme quasi vide où les deux procédés

figuratifs de l'esprit sont absents. On le voit dans la *pensée opératoire* où le décodage du sens tend à diminuer un maximum, tandis que l'encodage bien que suffisant reste banal et factuel.

La faculté métaphorique de représentation du sens est réduite à sa plus simple expression et celle métonymique d'intégration, quoique bien présente, est réduite à sa capacité d'encodage formelle. L'énoncé sémantique se réduit alors à une pure littéralité et reste très conventionnel.

Des deux procès dans l'expression artistique

Toutefois, une étude plus fine du discours révèle des préférences dans l'emploi de l'un ou de l'autre de ces deux procès linguistiques. Sous l'influence des modèles culturels, de l'esprit du temps, de la personnalité et d'autres facteurs, tant spatiaux que temporeux, on constate une résultante, un *style* du discours, qui privilégie tantôt l'un ou tantôt l'autre des deux procédés.

Jakobson remarque que ces deux procédés concernent aussi les disciplines artistiques en dépit d'un système d'encodage sémiologique autre que celui du langage. Ainsi, les constructions métaphoriques dominent dans l'art lyrique qui veut exprimer la vie intime d'un personnage, ses émotions et les élans de son âme vers le sublime et le sublimé (il s'agit de la *verticalité*). La métaphore est donc mieux appropriée car elle permet des relations internes par alternation.

Dans l'épopée, le procédé métonymique prévaut plus car il faut célébrer un grand événement ou un héros. Les relations externes se font plus par juxtaposition (il s'agit de la *horizontalité*).

On a souvent opposé le romantisme au courant réaliste (les naturalistes) qui a suivi. Hormis le talent de chaque artiste, les tenants du romantisme font souvent une *surenchère métaphorique* (Ah ! mon âme en peine), tandis que les seconds prisent bien plus les détails métonymiques.

Ainsi, V. Hugo utilise volontiers le ton prophétique et son vocabulaire résonne tel un orage. Il devient vite emphatique et grandiloquent par ses artifices littéraires. Quel ton prendrait une actrice d'aujourd'hui pour énoncer la tirade de Doña Sol dans *Hernani* : « *Vous êtes mon lion superbe et généreux* » ? À l'époque la comédienne en titre elle non plus ne le pouvait déjà pas.

En revanche, Zola prétendant annexer le roman à la science réduit ses personnages à leur vie matérielle. Ses descriptions minutieuses des aspects les plus sordides de la misère physique, intellectuelle et morale, soumettent la vie intérieure aux seuls déterminants du contexte social.

À vouloir exposer froidement la réalité sous une avalanche de détails métonymiques codés réifiant l'intrigue, Zola finit par ôter tout sentiment de vie. Cela aboutit à une vision fataliste de l'existence car la vie intime et les fantasmes de ses personnages ont fini par disparaître. La saga des Rougon-Macquart n'est qu'une suite de drames d'où l'espoir jamais ne se manifeste.

Les techniques et les thèmes de l'école impressionniste évoquent aussi ceux du naturalisme. Zola publia ainsi des textes passionnés pour défendre l'art de Manet. Il s'agissait surtout pour eux de saisir les variations du milieu sous l'influence de la lumière. L'apposition des couleurs par taches continues méthodiques reprenait à sa façon les descriptions réalistes métonymiques.

Sous l'influence du positivisme, Seurat poussera cette recherche dans le pointillisme jusqu'à son point ultime. On a souvent reproché aux sujets picturaux impressionnistes d'être d'une grande banalité, sans profondeur ni mystère. C'est exact, en raison d'un recours peu fréquent au procédé métaphorique, même si leur viduité fraîche et simpliste réussissent à nous toucher.

Puis Cézanne affirme vouloir *solidifier* l'impressionnisme en exaltant la forme dans ce qu'elle a de volumétrique, au delà des effets de lumière, ouvrant la voie aux tendances géométriques du cubisme. Cette école va reprendre le même procédé métonymique en excluant la lumière, trop matérielle à ses yeux. Elle ne se fonde plus sur des impressions corporelles mais sur des

abstractions intellectuelles. Le clair-obscur est remplacé par de grandes lignes parallèles. Si la recherche de la Gestalt se poursuit, c'est avant tout en direction d'une absolue déconstruction.

Il faut donc fragmenter les volumes pour dégager des formes essentielles (cylindre, polyèdre, cône). L'acte pictural se dépersonnalise sous l'effet de la simplicité du graphisme. La richesse chromatique de l'impressionnisme fait place à des camaïeux quasiment monochromes (sauf les collages qui introduisent de vifs coloris). Tel le cas du procédé métonymique, il s'agit de chercher une *structure* dans la (con)texture de la matière pour la forcer à en dire plus. Hélas, si la structure actualise le sens métaphorique, elle n'a pas le pouvoir d'en indiquer la direction.

En réaction, le mouvement surréaliste va faire un usage inconsidéré du procédé métaphorique, au point de devenir *abstrait*, non au niveau de la forme mais dans le registre du sens. Car c'est bien la recherche d'un sens mystérieux exprimé à travers les productions de l'inconscient qui guide les surréalistes. Breton n'avoue-t-il pas se référer à « *un modèle purement intérieur.* » ?

L'irrationnalité revient en force et le moi de l'artiste l'accepte dans son émergence originelle. La clarté de la raison se défait devant les énigmes de l'inconscient dont les titres des tableaux se font l'écho. Il faut certes choquer pour se démarquer de l'art pour l'art mais la provocation véritable provient tout d'abord de l'étrangeté du monde des images qui hantent nos fantasmes.

Dali élabore sa méthode paranoïaque-critique, métaphore absolue du sujet jetée à la face des autres et dont ses extravagances témoignent. Magritte veut approfondir « une connaissance du monde qui soit inséparable de son mystère ». Il crée de nouvelles métaphores sur des images quotidiennes à partir d'associations d'idées inédites. Les signes sont extraits de leur contexte habituel et recomposés de manière à frapper l'esprit. Ça donnera : « *Ceci n'est pas une pipe.* »

Freud niera tout rôle de gourou pour ces surréalistes *fous intégraux* et leurs cadavres exquis. Obnubilé par l'aura de Freud, le surréalisme manqua totalement Jung, faute de discernement.

La barrière entre intérieur et extérieur s'effondre, les rapports entre signifiants et signifiés changent et les liens métonymiques entre contenant et contenu s'évanouissent. L'artiste file la métaphore picturale pour suggérer d'autres sens possibles. Durant cette période, l'art abstrait commence à poindre avec le suprématisme de Malevitch. Il peint *Carré noir sur fond blanc* en 1914 et, trois ans plus tard, c'est *Carré blanc sur fond blanc*. Peut-on aller plus loin pour exprimer quelque chose du sens quand la forme et le contexte s'évaporent quasi entièrement ?

Toutes les disciplines artistiques peuvent être prises, chacune selon son système sémiologique, à partir de ces deux procès linguistiques : métaphore et métonymie. Le cinéma aussi utilise les mêmes procédés. Ce problème déborde les limites strictes de la créativité d'un artiste pour rejoindre généralement les fondements de l'activité psychique humaine et de ses productions.

Jakobson signale de plus la distinction de Frazer sur les rites primitifs entre *magie imitative* (similitude-métaphore) et *magie contagieuse* (contiguïté-métonymie). Le semblable appelle le semblable (telle la poupée percée d'aiguilles) dit Frazer, tandis que les choses mises jadis en contact agissent l'une sur l'autre (on peut blesser quelqu'un en piquant ses empreintes de pas).

Il apparaît que deux tendances œuvrent dans l'inconscient et qu'elles se répercutent sur toute forme d'expression langagière ou artistique en fonction du sens (sujet) ou du contexte (objet).

La plus belle poésie qui enchante le cœur n'est-elle pas le mariage fortuit de la richesse du contenu et de la densité de son expression ? Jung disait que si le moi et la conscience ne sont pas assez reliés à l'inconscient, alors quelque chose de la vie a été irrémédiablement manqué.

Pour conclure ce deuxième essai sur les liens entre le langage et la pensée, il ressort qu'ils sont intimement liés par deux tropes connivents, soit par contiguïté (métonymie), soit par

similarité (métaphore), comme les deux types d'aphasie de Broca et de Wernicke le montrent.

Il reste à savoir si l'architecture de l'inconscient n'a pas un impact sur ce phénomène. Quels liens le langage et la pensée peuvent-ils maintenir avec la structure abyssale de l'inconscient ?

ESSAI DE TROPOLOGIE III Des deux processus œuvrant dans le rêve et le langage

Il faut désormais traiter plus en détail des rapports entre le langage, la pensée et l'inconscient car, à ce sujet, les avis des plus grands auteurs divergent sensiblement. Nous débuterons par Freud, ensuite Jakobson et plus loin Lacan, qui ont traité de cette épineuse question. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle prête à confusion, aucun auteur n'étant tout à fait du même avis. Nous verrons au final comment la métapsychologie de Jung démêle cet inextricable *micmac*.

Le travail du rêve chez Freud : condensation et déplacement

Dans *L'interprétation du rêve* [5], Freud décrit deux concepts fondamentaux : « *Déplacement onirique* et *condensation onirique* sont les deux maîtres d'œuvre à l'activité desquels nous sommes en droit d'imputer principalement la mise en forme figurée du rêve. » (p. 349) Ces deux processus régissent en profondeur la façon dont l'inconscient effectue le travail du rêve.

Au regard du rôle du rêve dans le psychisme selon Freud (gardien du sommeil, maquillage dû à la censure, réalisation du désir), son analyse du phénomène onirique est aujourd'hui par malheur devenue *globalement obsolète* car démentie par les avancées des neurophysiologistes.

C'est hélas une des dures leçons de la science que d'invalider nos certitudes. On sait ainsi que les mammifères et les oiseaux « rêvent » aussi, sans parler du fœtus en fin de gestation qui présente un sommeil agité équivalent au sommeil paradoxal de l'adulte. Celui-ci s'origine de fait dans la région pontique, *locus caeruleus*, une des parties de l'encéphale les plus archaïques.

Il y a donc illogisme. La conscience et le moi d'un animal peuvent-ils censurer et travestir les désirs ? À moins de supposer qu'une éducation (culture) existe aussi chez nos frères animaux et qu'elle entraînerait la formation de mécanismes de défense spécifiques à telle espèce. Notre anthropocentrisme est si viscéral que seule l'objectivité scientifique nous offre un décentrage.

On est alors en droit de se demander si condensation et déplacement ont quelque fondement car ces deux processus ne peuvent être des mécanismes de défense comme le supposa Freud, puisque c'est une zone des plus primitives du cerveau qui se charge de la production des rêves.

Gardons-nous toutefois de jeter d'emblée le bébé avec l'eau du bain ! □ Voyons plutôt ce que Freud entendait par le travail du rêve car ça intéresse incidemment l'activité de l'inconscient.

1. La condensation est traitée avec minutie par Freud en ce que ce mécanisme dans le travail du rêve permet de *comprimer* plusieurs éléments en une seule représentation ou en un seul mot ou bien une phrase, rabattus entre eux tel un origami ou un objet monté en kit. Il convient donc de déplier ou de démonter cet ensemble compact pour retrouver les éléments premiers.

Il s'agit d'un *rassemblement* d'intensités psychiques autour de *points nodaux* où convergent des chemins de pensée, résultat d'omissions, d'ellipses, d'émissions, aboutissant à la création de mots-carrefours, d'images génériques et de compromis, qui causent de force un *enchaînement*.

Il y a donc superposition ou télescopage de plusieurs mots ou d'images. Freud tente ainsi de remplacer chaque syllabe par une image ou par un mot figuré par une image, tel qu'il le dit.

Freud donne de nombreux exemples de condensation qui apparaît aussi dans les mots d'esprit, les lapsus. En retrouvant le contenu latent derrière le contenu manifeste, l'analyste interprète. Dans le rêve, la condensation a surtout l'avantage d'être économique car elle *surdétermine* les contenus. À cause de la censure et du refoulement, elle est pour Freud un mécanisme défensif.

En dépit de projections d'axones envoyées du *locus caeruleus* sur d'autres régions du cerveau, surtout l'amygdale, l'hippocampe et le cortex, difficile d'imaginer une fonction défensive à la condensation. Freud est fixé ici par le *mécanicisme* du XIX^e : l'esprit de finesse lui fait défaut.

2. Le déplacement chez Freud fut au début transféré du biologique au psychique. Il s'articule autour de la désunion de l'affect et de la représentation. Dans *L'interprétation du rêve*, il va associer le terme de déplacement à ceux du transfert ou encore de la transposition. Citons le :

« Dans le travail du rêve s'exprime une puissance psychique qui d'un côté dépouille de leur intensité les éléments à haute valeur psychique, et de l'autre crée par *la voie de la surdétermination*, à partir d'entités nouvelles et de moindre valeur, des *valeurs* nouvelles qui aboutissent ensuite dans le contenu onirique. C'est qu'ont eu lieu dans la formation du rêve *un transfert et un déplacement des intensités psychiques* des éléments individuels. » (p. 349).

« Ce produit, le rêve, doit avant tout être soustrait à la censure. Pour cela, le travail du rêve se sert du *déplacement des intensités psychiques*, qui peut aller jusqu'à une transvaluation de toutes les *valeurs* psychiques. » « La représentation inconsciente ne peut exprimer un effet qu'en se mettant en relation avec une représentation anodine ressortissant du préconscient en *transférant* sur elle son intensité. » (p. 606). Le déplacement relève donc aussi de la censure. Il est chargé de détacher l'intensité psychique des représentations vers d'autres parties du rêve.

Si l'on excepte le mot *censure* qui n'a plus sa place dans une théorie du rêve, c'est le terme de *valeur* qui retient l'attention car c'est sur elle que porte tout d'abord le déplacement. En effet, la valeur est l'appréciation d'un objet en tant qu'il peut être *échangé* pour un autre différent (ou encore pour son prix) à condition qu'il lui soit équivalent du point de vue qualitatif. Or, ce n'est vraiment possible qu'en fonction d'un principe de *correspondance* ou bien de *similarité*.

Dans le cas du rêve, la valeur est une relation de signifiante portant sur des représentations de choses ou de mots. Le processus du déplacement concerne donc un *transfert* de qualités sémantiques via une *décentration* d'images ou de mots tout le long d'une *chaîne associative*.

Le terme de transfert sert à désigner le *passage* de l'énergie psychique d'une représentation à une autre *au niveau du sens*. Celui de décentration effectue une *transformation* qui construit la trame et l'intrigue du rêve pour déployer ledit sens. Dans le déplacement des valeurs, c'est bien le préfixe *trans* (à travers, par-delà, au-delà de) qui relie le *transfert* et la *transformation*.

Pour effectuer un passage, il faut une transformation de l'énergie libidinale d'un signifié à un signifiant conduisant à une autre signification qui développe et amplifie le premier signifié (sans le remplacer). Celui-ci et le second possèdent des liens de ressemblance et de similitude au niveau du sens, mais leurs rapports ne sont quasiment jamais évidents pour l'entendement.

Que peut-on retenir des observations de Freud sur le travail du rêve qui apparaît à travers la condensation et le déplacement ? D'abord que pour lui ces deux processus résultent de la censure et agissent subrepticement, en catimini ou à la dérobee, pour rendre le rêve figurable.

Ensuite, si la condensation est décrite de façon détaillée, le déplacement reste laconique. Il aurait mérité d'être mieux investigué par Freud car il permet de passer d'une représentation à une autre par le biais d'un *glissement sémantique*. N'est-ce pas en fait le *sens* qui se déplace ?

C'est là pour nous une question fondamentale qui place ce mécanisme au cœur même du rêve.

Si des représentations se déplacent le long d'une chaîne associative, ce n'est pas pour éviter la censure mais pour *sémantiser au mieux et de façon naturellement symbolique* les contenus du rêve qui renferment un *message* pour le rêveur. Sinon, à quoi bon rêver en vain chaque nuit ?

Il paraît plus juste de lier le mécanisme du déplacement au contenu du rêve et la condensation à son expression, son style, sa mise en scène, son ambiance affective. Toutes ces remarques n'invalident pas du tout les observations de Freud sur ces deux processus, loin de là ! Elles les recadrent juste selon une autre perspective, une autre orientation, en les interprétant autrement.

Si l'inconscient n'a pas le même pouvoir discriminant que le conscient, il est en revanche plus vaste et, de toute évidence, il le précède de loin dans l'épigénèse de l'appareil psychique. On doit donc s'attendre à trouver une réduplication de sa structure bipolaire dans l'instance du conscient, notamment via le langage et la fonction de pensée, faculté spécifiquement humaine.

Observons toutefois si condensation et déplacement peuvent aussi fonctionner dans le langage.

Le statut de la condensation dans le langage

Ce procédé rend compte de l'essentiel en abrégant le reste. Il est plus facile de voir en esprit un deux-mâts qu'un ketch (le mât avant est plus grand) ou une goélette (le mât arrière est plus haut) car un deux-mâts donne déjà du bateau une description suffisante et compréhensible par tous. La synecdoque instaure ainsi une extension du concept tout en réduisant son intension.

La condensation est donc un raccourci pratique existant dans la nature car la concision qui va à l'essentiel libère de l'énergie pour d'autres possibilités. L'embryogenèse ne répète-t-elle pas la phylogenèse en condensé ? La métonymie assure cette même fonction : la cause pour l'effet, le contenant pour le contenu, etc. La pensée suit donc les enchaînements de contiguïté et les articulations logiques quant au sens manifeste. Ce procédé opère dans le travail du rêve.

La condensation est un mot-carrefour ou une image-carrefour où viennent s'additionner en un néologisme ou sur une image plusieurs éléments réciproquement corrélés, à l'intersection desquels elle se trouve. Elle manifeste le travail du rêve par ses capacités de description mais de façon laconique (abrégée) en raison de l'influence des processus primaires de l'inconscient.

La condensation est une compilation ou une surimpression (au sens cinématographique de ce procédé) qui *surdétermine* les traits convergents de divers éléments pour les mettre en relief, non pas en valeur. Pour Freud, elle « résulte d'une action *simultanée* de toutes les forces qui interviennent dans la formation du rêve » [6]. La simultanété (le fait d'être lié par des liens de contiguïté) concerne bien l'axe syntagmatique et la synchronie du procédé métonymique.

Il s'agit d'une concaténation par (co-)incidence, au sens où l'on emploie ce terme d'habitude. La condensation est le produit d'une focalisation de plusieurs éléments incidents en un point nodal. De cette rencontre naît une implication contextuelle qui n'a pas pour autant valeur d'explication. Elle apporte juste un *complément d'information* par son effet de remplacement.

Mais aucun contenu n'existe en soi sans le contenant qui le porte. L'objet partiel permet donc d'illustrer l'objet total absent. Il se présente à son exemple et s'identifie à lui. Le pouvoir de réfraction de la condensation remplace toujours autre chose, comme l'écho renvoie le son et le miroir l'image, comme l'humidité de l'air décompose la lumière pour produire l'arc-en-ciel.

Chaque élément est donc capable d'un *effet en retour* sur son voisin par contamination. Le feedback est le mécanisme le mieux adapté pour maintenir dans un organisme vivant une *autorégulation*, comme dans une machine (cf. le thermostat). En modifiant ce qui précède par ce qui suit, la rétroaction assure la cohésion des parties de l'ensemble, c.-à-d. l'*adhérence*, mais elle n'indique pas nécessairement la cohérence du tout, c.-à-d. l'*adhésion*, quant au sens.

La condensation n'œuvre pas que dans le travail du rêve, elle participe aussi à l'élaboration d'autres formations de l'inconscient. Les mots d'esprit impliquant une agglutination de mots sans rapport apparent entre eux ou ceux qui présentent une concaténation de phonèmes en relèvent. C'est la catégorie des néologismes, du verlan, de la contrepèterie et des lapsus. Les jeux de mots à *effet tuyau-de-poêle* sont aussi quant à eux des agglutinations phonématiques.

Les néologismes liés à la condensation portent sur la forme et se construisent par dérivation, composition, troncation, siglaison, emprunt... La contiguïté métonymique est à l'œuvre dans ces procédés. Le lapsus, ce faux pas de la langue qui fourche, relève aussi de la condensation.

À propos d'une pièce de Heine, Freud cite *famillionnaire* qui est une troncation syllabique (de *fa-mi* pour familière et *lionnaire* pour *mi-llionnaire*) et une combinaison (via la syllabe *mi*) pour former une sorte de mot-valise selon un phénomène de condensation. La composition ou juxtaposition de deux mots en un seul reprend le même processus d'agglutination. Freud en donne de nombreux exemples dans ses œuvres à propos des rêves ou des mots d'esprit [4].

Lorsqu'on décompose un de ces mots condensés on obtient sa combinaison mais parfois il faut de la patience pour la découvrir à cause de la troncation et de la concaténation. Si l'on parvient à déplier cette condensation, on obtient une clé, *un indice partiel*, sur la signification possible d'une parole différente du discours conscient, autre que le contenu manifeste du rêve.

La condensation est encore manifeste dans la formation du symptôme. C'est comme un lapsus inscrit dans le corps. Souffrir de lombalgies par crainte de reprocher à son entourage qu'*on en a plein le dos* est une condensation car le symptôme remplace à la lettre la parole défaillante.

Ce n'est pas une substitution métaphorique mais une translittération, une transcription littérale dans le corps de pensées et d'affects inconscients en le sujet. Copier ou enregistrer n'est pas retraduire. Le système de notation est remplacé par un autre mais sans aucun transfert de sens.

Le travail de l'interprétation consiste à renouer le signifiant symptôme à une signification afin de remplacer le « **ça** parle » inconscient par un « c'est **parlant** » conscient. C'est renvoyer la parole du monde physique qui veut parler au sujet à celui psychique en désarroi de sens. La *talking cure* doit donc remplacer le *ramonage de cheminée*. C'est par ce décryptage ou cette herméneutique du sens que le symptôme pourra peut-être se métaphoriser dans la conscience.

C'est efficace si le sens du symptôme est perçu et si la parole manquante retrouvée parvient à réinvestir l'affect dont elle était dissociée. Sinon, le sujet va établir à son *in-su* de nouvelles correspondances selon le procédé métonymique de contiguïté pour former à nouveau dans le corps d'autres condensations-concentrations de la parole absente. Les migraines remplaceront les lombalgies. *J'en ai plein le dos* deviendra *j'en ai par-dessus la tête*, voire *j'en ai ras-le-bol*.

Certes, on peut considérer ces expressions comme des métaphores mais la partie du corps choisie pour exprimer les pensées et les affects leur est reliée par le biais d'une condensation. Il s'agit d'un encodage dans le corps d'un organe élu pour sa correspondance sémiotique qui par son dysfonctionnement remplit une fonction de formation substitutive à la parole absente.

Les symptômes hystériques ou phobo-obsessionnels condensent souvent divers procédés de figuration liés à la métonymie. L'organe ou l'objet phobique (le contenant manifeste, élu pour ses propriétés fonctionnelles) remplace la parole (le contenu latent) ; le signe (les lombalgies) la chose signifiée (*j'en ai plein le dos*), et l'effet (le symptôme) la cause (la parole manquante).

Le statut du déplacement dans le langage

Freud pressent que le mot d'esprit à double sens se rattache au déplacement et que les *Witz* ne

sont pas tous dus à la condensation. « Il est établi que la condensation accompagnée de la formation d'un substitut n'a nullement pris part à la réalisation de ce mot d'esprit », écrit-il. C'est dans l'étude du calembour qu'il tentera une association du mot d'esprit au déplacement.

Dans l'exemple suivant, un pauvre emprunte vingt-cinq florins à un riche. Il le retrouve plus tard au restaurant installé devant un plat de saumon à la mayonnaise et lui en fait le reproche. Et le pauvre de répondre : « Quand je n'ai pas d'argent, je ne *peux* pas manger de saumon à la mayonnaise, et quand j'ai de l'argent, je ne *dois* pas en manger. Mais quand diable voulez-vous que je mange du saumon à la mayonnaise ? » Freud se gratte la tête et commente ainsi :

« Si c'était justement dans ce détournement de la réponse par rapport au sens du reproche que résidait la technique de ce mot d'esprit ? » Il dit aussi : « c'est un changement de point de vue ou bien un *déplacement* de l'accent psychique ». Plus loin, il affirme : « Je propose d'appeler [cette technique] *déplacement* car elle est essentiellement constituée par le *détournement* de la démarche de pensée, par le déplacement de l'accent psychique vers un thème tout autre... »

Autrement dit, un mot dans la phrase offre une ambiguïté de sens qui permet le trait d'esprit ! C'est un procédé radicalement différent de celui qui repose sur la condensation. Le processus de déplacement peut donc aussi œuvrer dans le langage par le biais d'*un mot à sens multiple* tel qu'il le fait dans le rêve via le *symbolisme polysémique* caractérisant l'activité inconsciente.

Les mots d'esprit de cette catégorie sont donc apparentables à une métaphore car beaucoup jouent sur une *équivoque sémantique*, autorisant un passage entre le sens concret et le sens abstrait (ou vice versa). Or, seul le symbole situé à cette jointure peut réunir ces deux versants.

Le calembour repose sur le même procédé mais cette fois il porte non sur la polysémie du mot en tant que tel mais sur une vraie homonymie entre deux mots. Dans la polysémie, un même signifiant a plusieurs significations ou bien une même idée est rendue par plusieurs signifiants.

Ainsi, la *pompe* est un appareil destiné à déplacer un liquide grâce à un mouvement alternatif vertical. Mais, dans le français populaire, c'est aussi une *chaussure* car la marche reproduit un mouvement identique, facilitant aisément une association d'idées par déplacement sémantique.

Deux mots homonymiques n'entretiennent aucun rapport de sens mais leur prononciation est identique (la graphie est souvent différente). La pompe à incendie n'a rien de commun avec les pompes funèbres (de *pompa* = luxe, faste). Dans le mot d'esprit comme dans le rêve, l'homonymie établit toutefois des associations où un nouveau sens apparaît par *déplacement*.

Ainsi, à l'insu du sujet, jeu peut renvoyer à je, pin à pain, foie à foi ou fois. On peut ajouter des quasi homophones entre la langue maternelle et un idiome étranger (ex : *targette* et *target*).

Une forme proche de l'homonyme est le paronyme. Deux mots se prononçant presque pareil peuvent être confondus (conjoncture/conjecture, conscience/confiance). Nous faisons tous ce genre de lapsus. Mais le lapsus paronymique ne comporte pas de concaténation phonématique.

À l'inverse de celui formé sur la condensation, il n'est pas contextualisé et son sens demeure souvent obscur. Il faut remonter toute la chaîne des associations d'idées qui l'a provoqué pour le comprendre. Invertir *confiance* et *conscience* c'est peut-être aussi exprimer un certain désarroi de soi-même car la confiance (en soi) est le reflet d'une prise de conscience (de soi).

Le calembour peut aussi porter sur la décomposition d'un mot en ses phonèmes pour dégager à partir d'eux d'autres mots afin de donner au premier un tout autre sens. On sait le parti et l'abus que Lacan en a tiré. Ex : le *père-sévère*, les *non-dupes-errent*, etc. Ce procédé, fréquent dans les rêves, offre la possibilité d'une *résurgence du sens* derrière l'encodage métonymique. La paire d'yeux peut ainsi devenir le *Père-Dieu*, Sylvie *s'il vit* et Dominique *d'homme inique*.

Tout cela n'est pas nouveau. Il s'agit de la *langue des oiseaux* qui selon divers procédés joue sur les sons, les lettres et le sens pour énoncer un discours herméneutique à la manière du rêve. Cela rejoint l'aspect paradoxal et polysémique du symbole. Les oiseaux sont les messagers des dieux par leur façon de voler et leurs cris. Les troubadours, alchimistes ou cabalistes ont encodé leur message en les condensant par cryptage pour qu'on les décrypte métaphoriquement.

Le même principe s'applique dans le rébus, cette fois dans un passage de l'image au mot ou l'inverse. Soit les trois dessins suivants : nez rond/nez pointu/main, qui donne la phrase *Néron n'est point humain*. Un énoncé entier peut ainsi porter un jeu de mot avec effet de double sens.

Un rêve peut aussi imaginer une métaphore langagière. Voir *des araignées au plafond* pourra ainsi signifier de sérieux problèmes psychologiques. L'araignée (= la phobie de l'inconscient) et le plafond (= la tête, le conscient) se trouvent ainsi réunis en une association d'idées pour exprimer le sens suivant : la phobie de l'inconscient et le refus de ses contenus entraînent leur retour insidieux dans le conscient, provoquant des troubles psychiques potentiellement graves.

Le déplacement et la métaphore œuvrent aussi dans la formation du symptôme car il s'agit d'une transposition de sens de la problématique inconsciente dans la réalité concrète. Ici, chaque cas est particulier. C'est un décodage du sens tel que l'inconscient tente de l'exprimer.

Pour l'appréhender, il faut effectuer une transposition sémantique nommée *interprétation* en psychanalyse. C'est une opération de *sélection* d'un sens préférentiel parmi d'autres possibles. C'est donc un décryptage délicat et toujours incertain du sens manifeste au sens latent du rêve.

Clarifier en mots une chose obscure à l'entendement réclame l'usage du procès métaphorique, car celui-ci rejoint souterrainement le mécanisme du déplacement ou *glissement sémantique* contenu dans l'imagier du rêve qui met en scène une histoire, ou plutôt un rébus, à déchiffrer.

Il y a donc toujours le risque de chavirer dans l'arbitraire de l'interprétation. Mais s'y refuser, c'est tomber de Charybde en Scylla car l'émergence du sens par la métaphore est impossible.

Deux syndromes psychiatriques très différents révèlent un surinvestissement *absurde* ou une carence *laconique* dans le processus du déplacement, de la métaphore et du décodage du sens.

Le premier, c'est la *paranoïa* dont le *délire d'interprétation* est le modèle. Si le raisonnement est logique, les prémisses du postulat de départ sont absurdes car il est fondé sur une *fausse croyance*, délirante : on me persécute, on veut ma mort... donc je *les* attaque. Le paranoïaque doit démontrer *logiquement* la véracité de sa croyance. Avec des indices recueillis avec soin, il va opérer un déplacement métaphorique du sens selon une transposition arbitraire du signe.

Le (la) paranoïaque finit ainsi par imposer aux autres son propre décodage du sens, au mépris de toute vraisemblance. C'est une *paramétaphore* (de *para* = à côté de). Le raisonnement est logique dans la démarche et la démonstration mais absurde dans sa signification car la *pensée systématisée par le moi refuse affectivement* d'envisager d'autres interprétations admissibles.

La polysémie se réduit à un rapport sémantique univoque. La présomption d'innocence et le doute sont niés. La signifiante n'intéresse que le sujet, métaphore vivante de sa propre vérité.

Le second syndrome concerne les *affections psychosomatiques* qui signent une carence de la représentation métaphorique. Dans la *pensée opératoire*, le déplacement sémantique ne peut plus se faire sur la chaîne des associations d'idées, provoquant un phénomène d'enkystement du psychique (non métaphorisé) dans le biologique. Il choisit le corps pour s'exprimer mais c'est incompréhensible. Il agit donc à rebours du projet vital de la nature et investit la pulsion de mort pour démarrer *en sens inverse* un compte à rebours qui parfois peut être fatal au sujet.

ESSAI DE TROPOLOGIE IV

L'inconscient n'est pas structuré comme un langage... c'est le contraire !

L'approche de Jakobson sur les tropes et le rêve

Rappelons d'abord les traits généraux des deux sortes d'aphasie les plus typiques (présentées précédemment) étudiées linguistiquement par Jakobson et reliées selon lui à l'analyse du rêve.

1. L'aphasie de Broca montre une carence de la combinaison et de la contexture, altérant ainsi le maintien de la hiérarchie des unités linguistiques car la contiguïté métonymique est perdue. C'est un *problème d'encodage* (aphasie d'émission), le défaut de contiguïté obligeant ces aphasiques à un agrammatisme où l'ordre des mots devient chaotique et le sens télégraphique.

Les mots ne sont saisis quasiment que pour leur *ressemblance sémantique* (ex : microscope = longue-vue), leur caractère métonymique ou les flexions verbales disparaissant (l'infinitif seul reste). Les mots dérivés d'une même racine ne sont plus perçus tandis que la Gestalt se délite. Il s'ensuit que ce procédé *trop elliptique* contextualise insuffisamment le contenu sémantique.

2. L'aphasie de Wernicke montre une carence de la sélection et de la substitution, altérant le maintien des opérations métalinguistiques car la similarité métaphorique n'est pas maintenue. C'est un *problème de décodage* (aphasie de réception), le défaut de similarité obligeant ces aphasiques à lier un mot à son contexte ou son usage. Ex : contiguïté de couteau et fourchette.

Les mots ne sont saisis quasiment que dans leur *littéralité*, leur caractère métaphorique restant vague chez ces aphasiques car la métonymie est plus largement employée à cause des troubles de la sélection, l'association du même au contigu devenant alors un succédané archi fréquent. Il s'ensuit que ce procédé accumule *trop de détails*, perturbant la saisie globale de l'ensemble.

Au sujet des pôles métaphorique et métonymique, Jakobson fait deux remarques essentielles. « Dans le comportement verbal, les deux procédés sont continuellement à l'œuvre, mais une observation attentive montre que, *sous l'influence des modèles culturels*, de la personnalité et du style, tantôt l'un tantôt l'autre procédé a la préférence. » (p. 61) Quelle fine mouche il fait.

J'aborderai ailleurs ce problème transculturel avec le japonais qui affectionne plutôt l'un des deux procédés, afin de (dé)montrer dans quelle direction penche préférentiellement la pensée japonaise, la langue et l'activité du penser étant en fait consubstantielles, chose déjà signalée.

Outre une extension à divers systèmes sémiologiques (arts, rites magiques, etc) Jakobson note encore que les deux procédés (métaphore/métonymie) concernent aussi la structure des rêves.

Dans ses *Essais de linguistique générale* [7] il dit : « Dans une étude sur la structure des rêves, la question décisive est de savoir si les symboles et les séquences temporelles utilisés sont fondés sur la *contiguïté* (« déplacement » métonymique et « condensation » synecdochique freudiens) ou sur la *similarité* (« identification » et « symbolisme » freudiens). » Il suit Freud.

Jakobson tient à emboîter le pas à Freud afin d'établir des équivalences entre les processus du rêve et les deux tropes du langage, dont les deux aphasies trahissent les troubles anatomiques.

Soucieux de trouver des rapports entre le langage et le rêve il se réfère à Freud, ce qui le force à associer la condensation et le déplacement aux troubles de la contiguïté (aphasie de Broca).

Il regroupe donc dans les rapports de contiguïté la métonymie et sa variante la synecdoque (la partie pour le tout, le plus pour le moins), les associant respectivement au déplacement et à la condensation. Mais l'écart entre ces deux tropes reste mince car *boire un verre* (le contenant pour le contenu) ou *voir une voile* (la partie pour le tout) sont en réalité extrêmement proches.

Chacune remplace une chose par voisinage : soit transition (le verre), soit raccourci (la voile).

Son parallèle au sujet de la similarité entre *identification* et *symbolisme* de Freud sont dans la logique clinique de son étude sur l'aphasie de Wernicke où l'appréhension de la similarité sémantique est gravement perturbée. Quand disparaît la faculté d'associer des idées le long d'une même chaîne associative de signifiants, liés sur l'axe paradigmatique du langage à bien d'autres signifiés, les capacités de symbolisation souffrent rapidement d'une grave involution.

Un problème se pose car Freud différencie nettement la condensation du déplacement dans le travail du rêve alors que Jakobson englobe ces deux mécanismes dans la contiguïté, dont les troubles relèvent de l'aphasie de Broca. Ce qui l'oblige logiquement à reporter la similarité, dont les troubles se rattachent à l'aphasie de Wernicke, sur l'*identification* et le *symbolisme*.

Freud a en effet décrit dans le travail du rêve un procédé qu'il nommera *identification*. C'est une *relation de similitude* (« tout comme si ») par substitution d'une image à une autre, au sens d'identifier comme ne faisant qu'un, de reconnaître comme assimilable à, ou identique à. Jakobson relie donc logiquement à la similarité cette identité entre des termes qui s'équivalent.

Il associe à la similarité le symbolisme freudien car un *sens figuré* lié à une idée ou un conflit s'y dévoile. « Les rêves utilisent tous les symboles déjà présents dans la pensée inconsciente parce que ceux-ci s'accordent mieux aux exigences de la construction du rêve, étant donné leur aptitude à être figurés et parce qu'ils échappent à la censure. », dixit Freud ([5] p. 478).

Mais comment les contenus du rêve usant du symbolisme pour se figurer peuvent-ils déjouer la censure à l'origine pourtant selon Freud des processus de condensation et de déplacement ?

L'approche de Lacan sur les tropes et le rêve

On sait que Lacan tira grand parti des équivalences de Jakobson pour décrire les processus de formation de l'inconscient exposés par Freud, notamment le déplacement et la condensation (*L'instance de la lettre dans l'Inconscient ou la raison depuis Freud*, Écrits I, 1999, p. 490).

Mais il a mis là-dedans son grain de sel, ou plus exactement un gros grain de sable, de façon à embrouiller encore plus toute cette histoire de tropes, qui s'apparente à un effroyable *micmac*.

Dans un style maniéré et totalement amphigourique, à mi-chemin des Femmes savantes de Molière et des oracles de Delphes (en moins prophétique), Lacan fascina toute une génération d'intellos en panne d'intuition. Se référant à la structure algorithmique de l'inconscient il dit :

« Le texte le plus chargé de sens se résout à cette analyse en d'insignifiantes bagatelles, seuls y résistant *les algorithmes mathématiques qui sont eux, comme de juste, sans aucun sens.* »

Plus loin : « La *condensation*, c'est la structure de surimpression des signifiants où prend son champ la *métaphore*. Le *déplacement*, c'est ce virement de la signification que la *métonymie* démontre, présenté comme le moyen de l'inconscient le plus propre à *déjouer la censure.* »

Lacan associe ainsi condensation et métaphore et, en contrepoint, déplacement et métonymie. Suivant en partie Jakobson il assimile la métonymie au déplacement mais diverge entièrement de lui sur la métaphore qu'il lie pour sa part à la condensation de Freud. Le *micmac* continue !

Quant à ce désaccord, Jakobson répondra au traducteur de ses *Essais* qui le lui fit remarquer : « cela s'explique par l'imprécision du concept de condensation, qui, chez Freud, semble recouvrir à la fois des cas de métaphore et des cas de synecdoque. » (cf. [7] p. 65-66, note 1).

Si Lacan conserve l'équivalence de Jakobson entre déplacement et métonymie, il va obscurcir

la question des rapports entre l'inconscient, la pensée et le langage en liant la condensation à la métaphore, équivalence différente de celle de Jakobson pour qui ce mécanisme renvoie à la synecdoque (proche de la métonymie), accentuant d'autant le *micmac* relatif à cette question.

Lacan a donc subrepticement escamoté le rapprochement de l'identification et du symbolisme à la similarité fait par Jakobson qui établissait un parallèle entre les mécanismes du rêve et l'aphasie de Wernicke (elle présente des troubles du métalangage et du sens général des mots).

Au final, il fait l'hypothèse que les processus de l'inconscient et les tropes du langage sont formés à l'identique, d'où son aphorisme : « *l'inconscient est structuré comme un langage.* »

Cela peut sembler vraisemblable quand on se limite au seul inconscient personnel car celui-ci dans certains rêves « travaille » plus facilement le langage, activité assez proche du conscient, que les couches plus abyssales de l'inconscient pour figurer (dépeindre) par la condensation et se figurer (symboliser) par le déplacement, de façon à « verbaliser » un message au rêveur.

Hélas ! les équivalences dues à Lacan entre les processus freudiens du rêve et les tropes du langage semblent peu plausibles. Pourquoi relier la métaphore à la condensation sachant que ce mécanisme sert à *synthétiser* les divers éléments que le rêve contient pour le contextualiser alors que la métaphore *associe* une idée ou une chose (le comparé) à une autre (le comparant) par *similarité*, qu'elle soit *in praesentia*, *in absentia*, ou filée, voire lexicalisée (catachrèse) ?

Pourquoi relier aussi la métonymie au déplacement bien que ce mécanisme serve à *transférer* l'intensité d'une représentation à une autre le long d'une chaîne associative, ce qui le relie au symbolisme, alors que la métonymie *désigne* une idée ou une chose en les sous-entendant par *contiguïté*, soit par la cause pour l'effet, la partie pour le tout, le contenant pour le contenu ?

N'est-ce pas aussi ce qu'enseigne Jakobson dans son étude sur les deux types d'aphasie, celle de Broca présentant des troubles de la contiguïté et celle de Wernicke de la similarité ? Les premiers ne peuvent plus replacer le discours dans son contexte, les seconds ont perdu l'usage du métalangage. On doit donc *inverser* les équivalences faites par Lacan entre le travail du rêve et celui du langage. De plus la censure à l'œuvre dans le rêve selon Freud n'est plus utile.

Il paraît bien plus juste d'associer *déplacement* et *métaphore* car ils opèrent un glissement sémantique par *similarité* dans le rêve et le langage. *A contrario*, *condensation* et *métonymie* relèveraient d'une contextualisation inconditionnelle par *contiguïté* dans le rêve et le langage.

Comme Jakobson l'avait déjà finement remarqué, il existerait dans la langue et donc dans la pensée deux tendances, soit vers le procès métonymique lié au contexte, soit vers le procès métaphorique lié au sémantisme, qui seraient tels deux piliers reliés au langage et l'encéphale.

De plus, l'essor du vivant nous invite à poser l'antériorité de l'inconscient sur le conscient. Dans le règne animal, il existe déjà des stratégies communicationnelles (encodage/décodage), cognitives et sociales, qui révèlent les capacités de l'encéphale à sémantiser *et* syntaxiser pour délivrer un message, en particulier chez les mammifères, classe à laquelle l'homme appartient.

Les mammifères évolués, les singes surtout, possèdent cette intelligence car ils sont pourvus d'affects leur donnant une compréhension des choses par le sentiment. Le chimpanzé, proche cousin de l'homme, est un primate qui a ainsi de réelles capacités de compréhension dans les opérations simples d'encodage et de décodage d'un message quand l'affectivité est sollicitée.

Certes, le chimpanzé n'a pas accès à la voix intérieure, à l'endophasie, mais il est tout à fait capable d'une activité endopsychique qui ne relève pas uniquement que de son propre instinct.

Alors, est-ce qu'il n'existe pas chez nos frères les animaux une faculté de représentation, une

certaine capacité à associer des images, à tisser des liens de sens, même fragmentaires, entre un perçu immédiat et un vécu subjectif ? Sont-ils totalement dépourvus d'inconscient à cause de la barrière du langage ? Ne savent-ils pas communiquer dans leur propre culture naturelle, même s'il existe une barrière génétique qui les frustre du langage articulé propre à l'humain ?

Même si le langage et la pensée sont des néoformations récentes dans l'évolution de la psyché humaine, il est clair que l'encéphalisation de leurs capacités existe déjà dans le règne animal. Elles dépendent en fait de la structure double de l'inconscient, bipolarisée comme le cerveau.

Il s'ensuit que *l'inconscient n'est pas structuré comme un langage* mais que **le langage est structuré comme l'inconscient**, car il lui est antérieur. Il faut *renverser* l'aphorisme de Lacan.

C'est un *trick* de la psyché de nous faire souvent intervertir les contraires : le haut pour le bas, la droite pour la gauche, le plus pour le moins... Messager des dieux, Hermès nous embobine dans ses filets. Jung parlait à cet égard de « la monstrueuse duplicité de la psyché humaine. »

Ces interpolations sont dues au *démoulage* de la structure de l'inconscient à celle du conscient, celle-ci passant du *virtuel en creux* à l'*actuel en relief* via la maturation graduelle du cerveau.

On peut très vite inverser les termes de ces instances en prenant des vessies pour des lanternes. C'est sans doute ce qui est arrivé à Lacan, d'autant que son retour à Freud plomba sa théorie. Nous verrons dans un prochain essai comment la métapsychologie de Jung peut éclaircir cela.

Lacan fut de *type pensée introvertie* en fonction dominante (cf. son intérêt pour la paranoïa). Ne dit-il pas à une question de Chomsky sur la pensée : « *Nous croyons penser avec notre cerveau, moi je pense avec mes pieds* » (cf. [18], p. 489). Si les extravertis parlent avec les mains (la surface et l'espace), les introvertis parlent avec les pieds (la profondeur et le temps). En seconde fonction, il fut sensation extravertie comme en témoigne son goût pour l'esbroufe□.

Il ne théorisa donc pas au sujet des affects et des émotions humaines car, pour le dire de façon caricaturale, traiter des sentiments n'était pas tout à fait son bol de café matinal. Il se complut trop dans l'érotisation de la pensée, cela ne signifiant pas qu'il ne toucha pas juste quelquefois. Son galimatias théorique contribua néanmoins à embrouiller la compréhension de la psyché.

Déplacer ou remplacer ?

Jakobson ne dit rien de plus hélas sur l'identification et le symbolisme que Lacan ignore pour sa part dans ses égalités entre les processus du rêve et les deux tropes principaux du langage. Ces méprises dans les termes méritent qu'on s'y arrête un peu car elles constituent une source de confusion et d'égarements au regard d'une question fondamentale dont il faut bien discuter.

C'est d'abord un problème de définition. Qu'est-ce qui se déplace ou se condense ? L'égalité de Lacan et Jakobson entre métonymie et déplacement se comprend à cause d'un *mouvement* du même au contigu : le verre remplace le vin (métonymie) ou la voile le bateau (synecdoque).

Mais, précisément, *remplacement* ne correspond *absolument pas* à *déplacement*. « Mettre à la place de » ou « tenir lieu de » c'est, certes, substituer un objet à un autre mais en le posant au même endroit. L'objet a changé d'apparence, mais pas de fonction. Il « fait office de », en « place et lieu » d'une chose. Il *est identifié* à elle sous une forme abrégée ou différente mais a avec elle des liens perceptibles par l'esprit en raison de la *proximité spatiale* des deux objets.

L'objet remplacé assure un *interim* dans la chaîne des signifiants. L'intérimaire ne sera jamais le titulaire mais il est capable de remplir la même fonction. Les rapports sont donc contextuels et la relation s'établit sur le mode d'une correspondance d'idées. Au lieu de *boire un verre*, on

pourrait aussi dire *boire une coupe* (de champagne), *boire un bock* (de bière) ou un *deux-mâts* (pour un navire à voile), la substitution spatiale du même au contigu restant en tout identique.

Il s'agit donc d'une *solution de remplacement sans déplacement au niveau du sens*. La coupe et le bock renvoient au champagne et à la bière mais sans vrai déplacement du signifié dans un nouveau signifiant. Avec le procédé métonymique, on ne connaît pas la nature de ces deux liquides pour dire s'ils se *ressemblent* par leur couleur jaune ou bien *s'opposent* par leur goût.

Un deux-mâts aussi n'ajoute aucune signification : ce bateau est-il un ketch ou une goélette ? On sait juste que la coupe renvoie au champagne, la bière au bock et le deux-mâts au voilier.

Comme le rapport de similarité *synonymie-antonymie* est absent de la métonymie, il ne s'agit pas vraiment d'un déplacement. Si le mouvement existe bien dans la métonymie, il est latéral, non vertical. Autrement dit, le *remplacement* concerne d'abord l'espace et ses objets liés par contiguïté, tandis que le *déplacement* est dans une référence au temps (passé-présent-futur). Les trois dimensions de l'espace ne peuvent donc pas équivaloir aux trois scansion du temps.

Le langage associe souvent le déplacement à une variation de position dans l'espace, mais on oublie que ce mouvement est toujours dominé en sous-main par le temps. Ce qui introduit une mutation quant au signifié, n'est-ce pas le déplacement du sens selon la trajectoire du temps ? Le glissement sémantique d'un mot ou d'une expression change ainsi du concret à l'abstrait.

Le temps délivre du sens via le signifié, opérant un transfert sémantique dans la langue par le procès métaphorique, tandis que l'espace le maintient enserré dans sa texture pour opérer par lui une intégration psychique via le procès métonymique que le signifiant va concrétiser.

Le parti de Jakobson d'assimiler la synecdoque à la condensation paraît donc vraisemblable du point de vue conceptuel car cette figure langagière à la propriété d'abrégé l'objet entier en une partie caractéristique. Elle se focalise sur elle pour le *condenser* sans le décrire en détail.

Mais, en liant le déplacement à la métonymie et la condensation à la synecdoque, il confond lui aussi déplacement et remplacement. En effet, on peut assimiler métonymie et synecdoque dans la même catégorie des phénomènes contigus que Jakobson nomme procès métonymique.

Il faut désormais aborder la question des tropes dans la langue et celle des processus figuratifs de l'inconscient avec la métapsychologie de Jung car elle va nous permettre de mieux saisir la raison pour laquelle le langage et la fonction de pensée sont structurés comme l'inconscient...

ESSAI DE TROPOLOGIE V **Symbole et langage : de Freud à Jung**

Condensation et déplacement œuvrent ensemble

Notre parallélisme de la métonymie et de la métaphore avec les processus de l'inconscient, à savoir la condensation et le déplacement nous a obligé à les présenter comme étant opposés. C'était un artifice pour tenter de clarifier leurs différences et leurs caractéristiques mais en fait ils s'interpénètrent tels la trame et le motif d'une tapisserie pour mieux œuvrer simultanément.

À ce propos, Freud cite le mot d'esprit suivant. Accédant au pouvoir, la première décision de Napoléon III fut de confisquer les biens de la Maison d'Orléans. Une plaisanterie courut alors sur lui : *C'est le premier vol de l'aigle*. (Il faut savoir que le vol de l'aigle désignait au départ le retour d'Elbe de Napoléon I^{er}). La métaphore et le déplacement sémantique portent sur *vol* tandis que la métonymie et la condensation *aigle* pointent Napoléon III et son glorieux aïeul.

Ce bon mot est formé par l'homonymie et la polysémie du mot *vol* qui assure un déplacement

vers le signifié symbolique, ceci grâce au remplacement de l'empereur par le signifiant *aigle*.

Ôter la métonymie donne une phrase cynique : vol n'est pris qu'à sens unique (Napoléon III est un voleur) car il n'est plus contextualisé par aigle. Remplacer vol par escroquerie donne un énoncé absurde (l'aigle est un escroc) car le déplacement de sens fait défaut. Dans les deux cas l'effet comique s'éteint, les deux procédés ne s'unissant plus pour tourner un mot d'esprit.

Condensation et déplacement étant les deux mécanismes qui assurent la mise en scène du rêve, on les retrouve donc logiquement dans le langage qui constitue les bases de la pensée. Pour la condensation, c'est la métonymie et ses dérivés car cela *simplifie et concrétise la figuration*, fonction troncatrice chargée d'abrèger le contenant. Pour le déplacement, c'est la métaphore et ses dérivés qui *complexifient et arborisent le contenu sémantique*, amplifiant ainsi le contenu.

En d'autres termes, le déplacement et la condensation n'ont absolument aucun rapport avec la censure, ceci n'invalidant en rien les observations de Freud à leur sujet. Son interprétation du fait onirique est inexacte à cause d'une vision de l'homme trop mécaniciste, inspirée du XIX^e.

Sortir de ce *micmac* avec Jung

Jung ne s'est jamais prononcé sur les mécanismes freudiens du rêve, ni sur les tropes, mais il va toutefois nous aider à sortir par le haut de ce *micmac* infernal et dédaléen en mettant tout le monde d'accord (Freud, Jakobson, Lacan) grâce à la grande pertinence de sa métapsychologie.

Il n'est pas toujours nécessaire que la raison coupe les cheveux en quatre pour mieux serrer de près la vérité car trop de détails empêchent de voir le principal, l'arbre cachant la forêt. Faute de saisir l'embase de la psyché, la pensée se contorsionne alors tel un acrobate de cirque. Elle discrimine *ad infinitum* par autoérotisme mais au final s'égare dans son propre labyrinthe.

Il nous semble que c'est le cas de Lacan avec ses notions tardives de mathèmes et de nœuds borroméens, ce qui ne signifie nullement que son concept de stade du miroir soit de cet acabit. Sa tripartition de la psyché en réel-symbolique-imaginaire montre l'entrelacement du trois tel qu'il le dit en sus : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que ce n'est pas ça. »

Or, la métapsychologie de Jung peut aider à débroussailler l'arbre cachant la forêt car elle est fondée sur deux catégories essentielles en *opposition* et en *tension* qui forment l'infrastructure de l'inconscient. Ce sont les deux dimensions attractant la libido : introversion et extraversion. Il faut donc revenir à cette *structure bipolaire de l'inconscient* qui nous habite abyssalement.

J'ai déjà signalé [8] que cette *infrastructure* était à la fois psychique et neurologique à travers la bipolarité du système sympathique (activateur) et parasympathique (inhibiteur), telle que la psychose bipolaire (PMD) par exemple l'exprime caricaturalement en psychopathologie. Elle a de grandes chances de se *réduire au niveau de la pensée, du langage et aussi des tropes*.

Je ne prétends pas que la pathologie soit une preuve de vérité mais, à la façon de Jakobson au sujet des aphasies, la maladie peut elle aussi fournir un certain savoir qu'il est bon de méditer.

Il n'est pas anodin de noter que cet éminent linguiste a décrit deux types d'aphasie engendrant des troubles de la contiguïté (Broca) ou de la similarité (Wernicke), plaidant en faveur d'une réduction de la structure bipolaire de l'inconscient dans l'activité phénoménale du penser.

Même si ces deux aires ne sont que les parties locales liées au penser puisque l'encéphale est arborescent et d'une grande plasticité, pourquoi sont-elles dévolues au langage et reliées par le faisceau arqué, sinon pour œuvrer de paire afin qu'un jour la parole advienne en la psyché ?

De plus, en se référant aux deux types d'aphasie, celle de Broca porte le *contenant contextuel*

et celle de Wernicke le *contenu sémantique*. On trouve là une base neurologique qui montre le bien-fondé des concepts junguiens, à tout le moins pour ce qui concerne la fonction de pensée.

Autrement dit, la fonction de pensée serait *possiblement plutôt tournée vers l'introversion ou l'extraversion*, d'autant qu'elle discourt des motivations profondes du sujet. Les remarques de Jakobson sur les procès métaphorique et métonymique confortent elles aussi ce point de vue.

On peut concevoir que dans leur langue certains peuples ont plutôt privilégié l'introversion (métaphore) ou bien l'extraversion (métonymie) pour s'exprimer par la pensée, *bien qu'il soit exclu d'ignorer l'une ou l'autre des dimensions*. L'étude à venir du japonais nous en dira plus.

La vision de Freud et celle de Jung sur les rêves

Freud et Jung ne s'intéressent pas visiblement aux mêmes rêves. Pour Freud ce sont des rêves liés à l'*inconscient personnel*. « Si, recherchant l'origine des éléments du rêve, j'examine ce que me fournit ma propre expérience, j'affirmerai que *tout rêve est lié aux événements du jour qui vient de s'écouler*. » [5] Citons ainsi le rêve de l'injection d'Irma ou celui des hannetons.

Quant aux hannetons, ce sont des « Maikäfer » qui signifie en allemand « scarabée de mai ». Freud n'aurait jamais pensé à associer cesdits hannetons au scarabée égyptien tel que Jung le fit pour une patiente. Son livre *Métamorphoses et symboles de la libido* sera sa rupture d'avec Freud et un virage décisif vers l'*inconscient collectif*, via l'étude des mythes et des délires. Il existe une mémoire collective de la nature humaine, antérieure à toute mémoire individuelle.

Pour Freud, ce sont les *restes diurnes* ou événements récents qui forment la matière première du rêve. Aussi n'y voit-on presque jamais de grands symboles à l'œuvre. Il faut le décrypter pour trouver un sens sexuel caché par le travail du rêve via la condensation et le déplacement. Cette optique est entièrement *causaliste*, tournée vers le passé, ce qui ne l'invalide nullement.

Jung adhère en gros à cette vision compensatoire et causaliste qui veut rééquilibrer au présent les désirs insatisfaits du moi conscient. Mais il ajoute aussi au rêve une *fonction anticipatrice et finaliste*, tournée vers l'avenir. Aiguillonné par l'intuition, le rêve veut dépasser les strictes conditions du présent et du passé pour anticiper le devenir du sujet, si jamais il le comprend...

Jung dit ainsi : « *Distinguons la fonction prospective du songe de sa fonction compensatrice*. [Celle-ci] représente une *autorégulation* de l'organisme psychique. La fonction prospective, au contraire, se présente sous la forme d'une *anticipation* de l'activité consciente future ; elle évoque une ébauche préparatoire, une esquisse à grandes lignes, un projet de plan exécutoire. Son *contenu symbolique* renferme, à l'occasion, la solution d'un conflit. » (cf. [10], p. 213).

Jung ajoute aussi quelques remarques au sujet du rêve qui le démarquent totalement de Freud.

1. Il abandonne l'idée d'une censure car le rêve est produit naturellement par l'inconscient. Il n'essaie pas de masquer, même si sa figuration semble bizarroïde pour l'instance du conscient.
2. L'inconscient génère naturellement des symboles pour produire un sens figuré, message à décrypter et à interpréter selon le déroulement du scénario et les arrangements de ses parties. Il faut aussi recontextualiser ces symboles en fonction de l'histoire personnelle de l'analysant.
3. La méthode des associations libres est certes nécessaire dans un premier temps pour mieux contextualiser le sens personnel du rêve via l'anamnèse, mais c'est aussi une erreur de l'étirer sans fin car l'analysant désire inconsciemment s'égarer pour se soustraire au sens du message onirique. Jung disait souvent à ses patients : « Bon, revenons à votre rêve. Que dit le rêve ? »
4. Jung sépare le *plan du sujet* (réalité subjective) du *plan de l'objet* (réalité objective) dans

l'analyse onirique, bien qu'un même rêve puisse être interprété sur chacun de ces deux plans.

L'optique du rêve selon Jung comme produit naturel de l'inconscient, à l'encontre de celle de Freud, reste encore très solide et valide au regard de la neurophysiologie et des neurosciences.

Le symbole réunit déplacement et condensation

Si « le langage est structuré comme l'inconscient » selon notre hypothèse, il faut en expliquer la raison et voir comment les processus oniriques (déplacement/condensation) et les tropes du langage (métaphore/métonymie) sont éventuellement interconnectés via la fonction de pensée.

Quant à la première question il est logique de supposer que l'architecture de l'inconscient, antérieure au conscient, détermine le langage et l'activité du penser. La métapsychologie de Jung propose deux attracteurs opposés de l'énergie psychique, introversion et extraversion, ainsi que quatre fonctions étagées dans l'ordre suivant : intuition, sensation, sentiment, pensée.

Comme signalé ailleurs [8], cette grandiose structure de la psyché est très vraisemblablement consubstantielle, un peu tel un décalque, à la non moins grandiose architecture du cerveau, la *matrice de l'inconscient se démoulant dans le conscient* selon la maturation de l'encéphale. Les deux plans sont sans doute *connivents par leur isomorphisme* exprimé de façon différente.

En conséquence, la pensée et donc aussi le langage seront *plutôt* attirés vers l'une ou l'autre de ces deux dimensions. On doit raisonner en termes de tendances, non d'absolu. La pensée introvertie versera vers l'abstrait et l'extravertie vers le concret, sachant que la compensation occasionne nécessairement une régulation des opposés pour rétablir un équilibre assez vivable.

Entraînés que nous sommes vers l'injustice de la mort par la marche du temps, comme le sera aussi un jour notre univers, il nous faut bien donner une certaine justification à notre existence. Ce travail est surtout dévolu à la pensée appariée à l'intuition, *fonctions distales* du psychisme.

Qu'est-ce qui peut lier les deux mécanismes du rêve agissant de concert dans l'inconscient aux deux principaux tropes du langage sinon le **symbole** ? Lui seul a le pouvoir de *con-juguer concret et abstrait, signifiant et signifié* en un tout incohérent du fait de sa polysémie. C'est pourquoi on ne peut pas le confondre avec le signe qui n'indique qu'une seule direction.

Il réunit les deux processus de figuration du rêve de Freud en donnant la forme et le contenu (versant concret) ainsi que le sens et le contenu (versant abstrait), qui sont ses traits essentiels.

En effet, le symbole peut recéler plusieurs significations en une seule image. La condensation concentre en surdéterminant les signifiants, alors que le déplacement est le passage obligé d'un sens à un autre sens le long de chaînes associatives que la polysémie du symbole active.

Il s'agit d'un *glissement sémantique* dû à l'inconscient qui délivre au rêveur un « message », même si celui-ci est *a priori* totalement incompréhensible pour le moi et la conscience abusés. C'est pourquoi Jung utilisa la méthode de l'amplification symbolique pour analyser les rêves, alors que Freud les réduisit aux conflits propres du sujet (ça ne signifie pas qu'il se trompait).

De plus, si le symbolisme freudien se fonde principalement sur l'analogie, c.-à-d. une sorte de déplacement métaphorique par similarité, la condensation métonymique y participe aussi par contiguïté ou contraste. Autrement dit, *les deux mécanismes œuvrant dans la figuration du rêve selon Freud relèveraient bien du symbole*. Ils fonctionnent main dans la main. C.Q.F.D.

Laplanche et Pontalis ([13] p. 479) disent ainsi : « il existerait deux sortes d'interprétation du rêve, l'une s'appuyant sur les observations du rêveur, l'autre qui en est indépendante et qui est l'interprétation des symboles. » C'est distinguer l'inconscient collectif du personnel, non ?

Il s'ensuit que la condensation qui surdétermine concrètement les contenus du rêve pour les rendre visibles au rêveur (contenu manifeste) et le déplacement qui intercale aléatoirement du sens, par-ci, par-là, lors du scénario onirique (contenu latent), sont consubstantiellement liés puisque tous deux relèvent du symbole, à tel point qu'ils ne peuvent fonctionner qu'ensemble.

Si l'on réintroduit la notion de sens dans le déplacement, alors sa fonction devient parallèle à celle de la métaphore, puisque c'est un *transfert de sens* selon son étymologie dans le langage.

La sémantique étudie d'ailleurs le *signifié* (l'énoncé) et la syntaxe le *signifiant* (la forme de l'énoncé), ce qui correspond bien aux troubles aphasiques de la similarité (Wernicke) ou de la contiguïté (Broca). Les lésions du cerveau montrent ici les liaisons avec la psyché consciente.

Le verbe *passer* indique un mouvement de déplacement dans le déroulement de l'espace et du temps. Quelque chose se manifeste et le temps va s'en emparer pour y déposer la trace de son action. La langue française a substantivé ce verbe avec juste raison pour former le mot *passé*.

Le passage du temps commande en sous-main l'évolution de l'espace qui en retour le soumet à ses propres contraintes (cf. la théorie de la relativité), actualisant la spatialité pour créer des phénomènes qui révéleront son action. C'est un *passage* de la puissance virtuelle à l'acte réel. Quel que soit le sens il est forcément lié à la temporalité, mais seule la durée peut l'embrasser.

Pour y parvenir, il doit se fondre dans la dimension spatiale et disparaître presque totalement en elle pour la fonder. C'est pourquoi on distingue mal son antériorité ou, pour le moins, sa co-présence à l'espace phénoménal. Pourtant, l'écoulement de sa durée dans l'espace est bien ce qui permet aux choses de se produire, d'être, d'advenir (au sens de *survenir* et de *produire*).

Lié au cours du temps, le déplacement est donc ce qui va nouer en une chaîne sémantique les éléments du rêve pour former une histoire, ou plutôt une intrigue (de *intrigare* = embrouiller).

Très intrigante en fait puisque pour le sujet il s'agit d'une *énigme* (songe = mensonge, dit le proverbe) alors que pour le psychanalyste c'est un *rébus*. Cette nuance entre énigme (contenu manifeste) et rébus (contenu latent) pose clairement la question du sens du rêve (pour le sujet) et sa possible interprétation. En tout état de cause, l'élaboration d'une intrigue prouve que l'inconscient est capable de délivrer du sens selon une *logique* différente de celle du conscient.

Or, si la condensation contextualise la matière du rêve à symboliser, elle ne peut assurer seule la transmission du sens car ses propriétés se cantonnent trop à une *convergence* d'éléments incidents surdéterminant le contexte pour *figurer* le rêve. C'est un *complément d'information*.

Le déplacement agit par contre par *divergence* sur des éléments prévalents car le sens dont il assure le déploiement est *a priori* indéfinissable. Il existe en lui un principe d'indétermination. Ce processus tente de *se figurer* ou d'imaginer pour sémantiser un *supplément d'information*.

Entre figurer et *se figurer*, comment savoir ce qui relève du *dessin* ou du *dessein*. Est-ce un complément d'information ou un supplément de sens ? Faut-il intervertir les deux ? Difficile de trancher à cause de l'*intrication* entre la condensation et le déplacement qui dépend des deux versants concret et abstrait du symbole, calqué sur la structure bipolaire de l'inconscient.

Des deux versants concret et abstrait du symbole

Le *concret* se définit par l'objet perçu via nos sens qui nous permettent de percevoir la réalité. C'est un chien ou un chat, une table ou une chaise ; c'est noir ou blanc, grand ou petit ; toutes choses que nous devons absolument catégoriser en paires opposées pour bien les appréhender.

L'*abstrait* renvoie à la capacité humaine à percevoir du symbolique dans l'esprit (inspiration) à côté de la réalité sensible (impression), liée aux émotions (valeurs), aux concepts (idées) et à l'imagination (images). Exs : l'amour, la liberté, le bonheur, la haine, la jalousie, la *foi* aussi.

Or, le symbole se situe précisément au carrefour du concret et de l'abstrait, de la condensation et du déplacement, de la métonymie et de la métaphore car son aspect paradoxal subsume les contraires. Ainsi, une femme aux yeux bandés tenant dans sa main une balance et dans l'autre un glaive symbolise la justice et une colombe tenant dans son bec un rameau d'olivier la paix. Il ne s'agit que de symboles liés à l'histoire de l'Occident mais ils sont expressifs et puissants.

Comme l'objet concret est une chose *a priori* sans signification, balance ou colombe pointent juste une existence matérielle en ce monde. Pour figurer symboliquement la justice ou la paix, elles doivent aussi associer des images, des valeurs et des idées pour sémantiser leur contenu.

L'assemblage des signes métonymiques montre à l'homme un sens caché s'il est métaphorisé. Il serait autrement plus difficile de philosopher sur ce qu'est la justice ou la paix. La force du symbole est de présenter via le scénario du rêve un *sens figuré* grâce à de fabuleux raccourcis.

Par exemple, un homme rêve qu'il est victime d'un accident. Il se décorporéise et flotte dans l'espace. Il voit un cœur orangé au sein duquel se tient une colombe et veut l'êtreindre. Mais, à cet instant, il réintègre son corps et se réveille. La colombe et le cœur sont des objets ou des signifiants qui permettent de contextualiser un contenu, un signifié : c'est le message du rêve.

La colombe renvoie ici à l'Esprit Saint et le cœur à la foi en le Christ. Cette association fut jadis représentée par Le Bernin à la basilique Saint-Pierre de Rome, au-dessus du trône papal.

Le rêve dit : l'Esprit réside au tréfonds de ton cœur comme *l'intuition fait palpiter d'amour ton sentiment*. Ne sont-ce pas ces deux fonctions que tu dédaignes au profit des deux autres ? Certes, les sociétés dites modernes les méprisent aussi, estimant plus la sensation et la pensée.

Les versants abstrait et concret du symbole sont ici clairement liés à la structure de la psyché. Il y a donc une consubstantialité entre sens et structure, contenu et contenant, fond(s) et forme.

Un autre exemple nous en est donné par les quatre éléments primordiaux : air, eau, terre, feu.

L'air est l'élément le plus léger. Il est *pneuma* : souffle, vent, anges, oiseaux. Bref, céleste. Il inspire et/ou expire. À ce titre, il renvoie à la fonction d'*intuition* qui porte notre projet de vie. C'est elle qui inspire notre existence pour nous mener le plus sûrement à notre dernier soupir.

L'eau est le vase (et la vase) où se tient la germination. Opposée au feu, elle est primordiale et fertilise. C'est une *matrice* : gestation-dissolution-régénération. La lune la suit dans ces étapes. Cycles fluctuants, menstrues, essor/repli, l'eau évoque la viscosité de la fonction de *sensation*.

La terre est une mère stable, la *mensa*, la pangée, antinomique de l'air par sa solidité. On table sur elle. *Materia prima*, elle forme, construit, détruit, pour enfanter. Le grain meurt en elle et se reproduit. Mère de vie/mère de mort, elle pérennise le vivant telle la fonction de *sentiment*.

Le feu est relié à l'air car sans lui il ne saurait brûler. Il est sacrificateur et civilisateur (cuire, forger) par combustion : soleil, foudre, amour, passion. Il purifie, initie, fait lumière, explicite, détient la voix, la parole, le logos, le Verbe, rend la foi intelligible, telle la fonction de *pensée*.

L'air-intuition et le feu-pensée se couplent facilement car ces deux fonctions-éléments sont distales, paternelles et fécondatrices. L'eau-sensation et la terre-sentiment se couplent aussi bien mais ces deux fonctions-éléments sont par contre proximales, maternelles et génératrices.

On peut affirmer ainsi que le symbole est à la base du langage, comme Jung le mentionnait déjà et aussi P. Ricoeur, plus explicitement, pour qui il en est la source : « L'expressivité du monde vient au langage par le symbole comme *double sens*. » ([16], p. 24) Le symbole édifie.

Le symbole combinerait donc en lui l'intension, la métaphore, le signifié, la connotation, le subjectif et l'implicite du langage ; mais également l'extension, la métonymie, le signifiant, la dénotation, l'objectif et l'explicite du discours. De plus il est numineux, c.-à-d. porteur d'une énergie terrible et sacrée qui affecte jusqu'au fondement dernier de son être le sujet le vivant.

Dégager la signification *préférentielle* d'un rêve, ce n'est donc jamais en épuiser tous ses sens possibles. On peut le voir en se reportant aux diverses interprétations des courants analytiques.

D'où il appert que le symbolisme lié à la structure de l'inconscient peut transmigrer aisément sur des symptômes corporels ou psychiques, des actes manqués ou des traits d'esprit. Il s'agit de formations substitutives, le sens figuré des contenus inconscients se déplaçant sur d'autres formations de façon symbolique, le long de chaînes associatives, que le patient saisit rarement.

Mais la symbolisation selon les contenus de l'inconscient (comme phénomène naturel et non plus pathologique) concerne aussi le folklore, les mythes, la religion, etc. On y retrouve donc les deux mêmes procédés du rêve puisque l'inconscient est structuré binaires aux abysses. Il existe un réseau de ramifications sémantiques entre tous les chevauchements des archétypes.

Si on suit la métapsychologie de Jung à la fois *structurale* (introversion/extraversion et quatre fonctions formant l'armature de la psyché inconsciente qui au fur et à mesure de la maturation du cerveau va se dénouer dans le conscient), *sémantique* (archétypes/symboles), *topologique* (inconscient collectif, culturel, personnel, liés au conscient) et *somatopsychique* (le psychoïde, à la croisée des autres champs, entre signifié/signifiant et structures conniventes de la psyché et du cerveau), quels liens le langage, la pensée et l'inconscient peuvent-ils de fait entretenir ?

Cela fait beaucoup de concepts à gérer ! Toutefois, pour saisir les liens entre le langage et la pensée, on peut retenir que la structure duale de la psyché abyssale (introversion/extraversion) et le réseau des archétypes produisant des symboles destinés à sémantiser un contenu via la formation d'un contenant sont les deux *interfaces* primordiales constitutives de l'inconscient.

En effet, l'alliance entre l'arborescence du *réseau* archétypal potentiellement polysémique qui produit des symboles et les versants concret extraverti et abstrait introverti de ceux-ci dus à structure duale de l'inconscient collectif *se redouble* forcément dans la pensée et le langage.

Il ne peut en être autrement car *sens et structure fondent l'inconscient*. Ce dernier exerce son action sur l'ossature du conscient et de la pensée via le langage qui ne peuvent échapper ni à une sémantisation psychique par les symboles, ni à l'infrastructure duale de la psyché et du cerveau. *Structure et symboles se couplent en le moi pour s'exprimer par la forme et le sens*.

Il faut maintenant résumer toutes nos considérations sur le langage, la pensée et l'inconscient.

ESSAI DE TROPOLOGIE VI

À quoi auraient pu servir nos essais de tropologie sinon à rien de plus qu'une photographie ou un arrêt sur image sans lien aucun avec la vérité du langage recélé en son tréfonds sémantique. À quoi sert-il de passer du concret à l'abstrait, de la chose dite matérielle à l'esprit l'animant ?

À rien ! Sinon à ceci près que l'abstrait est hautement symbolique et fabrique du sens, même si cela est inutile dans l'immédiat. Sur lui se fonde l'embase de toute culture. Sauf que le concret est aussi le roc biologique *impensable* et *indispensable* à la base du vivant. Il y aurait

donc un *instinct de conservation* activant la viande et puis un autre *de conversation* animé par l'Esprit, c.-à-d. par la *fantaisie créatrice* qui force l'humain à se désolidariser de notre monde.

L'homme seul peut se soustraire à la matière pour ouvrir des horizons formant sa jouissance et/ou son mal-être, au plus profond du vide immense qui l'habite et surtout le maintient en vie. La Vérité n'est dite qu'à l'aune du non-sens qui aspire à se dissiper dans la forêt des symboles.

Que peut nous apporter la métapsychologie de Jung sur la tropologie, qui d'un coup d'un seul devient tout à coup un problème de *tripotlogie* (voire de tripes au logis) ? Mine de rien, Jung nous fait un clin d'œil avec ses concepts d'introversión et d'extraversión qui fonctionnent tels des attracteurs opposés mettant en tension les forces de la vie qui déchirent notre être profond.

Il faut partir de cette base à la fois biologique et psychologique pour éclaircir la question des tropes qui nous occupe et farandole sur un rythme endiablé pour ne pas perdre tout à fait pied.

La pensée est soumise à la dichotomie qui gît en le vivant depuis l'origine du monde. De sorte qu'elle ne peut être qu'introvertie ou extravertie, car comment se soustrairait-elle à ce qui la fonde aux bas-fonds ? Les autres fonctions sont de même identiques, s'équivalant à l'encontre. Cela conduit logiquement à inférer un *doublet dans le fonctionnement de l'activité du penser*.

Il existerait une relation d'introversión pour les besoins du sens et des contenus créatifs de la pensée correspondant au *décodage sémantique*. Il existerait aussi une relation d'extraversión dans la collecte des contenants pour bien contextualiser la pensée via un *encodage fonctionnel*.

Il y a donc d'un côté la *dénotation*, à savoir le sens littéral d'un terme, qui jamais ne variera en propre puisqu'il est pris strictement à la lettre. Le dico en donne d'excellentes définitions. Le véhicule et la voiture (transporter) ou l'automobile (qui se meut seul) sont une description d'un engin fait de main d'homme qui bouge à son gré et aussi selon son degré de compétence.

Ce n'est ni un cheval, ni un âne, ni un dromadaire à une seule bosse véhiculant dans le Sahara. C'est une proposition totalement neutre qui s'efforce de contextualiser la chose en question. Le père, la mère, le frère, la sœur sont aussi de ni l'un ni l'autre car ils sont en tout impartiaux. En d'autres termes ils sont aussi objectifs que pourrait l'être le pH ni acide ni basique égal à 7.

Ouf ! Ça nous fait une belle jambe... Mais, de l'autre côté, il existe la *connotation* qui ne veut choisir aucun sens mais pourtant les possède tous en réalité car elle peut surfer autant que bon lui semble selon l'humeur du moment. La voiture devient une *caisse* (la forme en soi), un *bolide* (la vitesse en soi) ou un *tacot* (la vieillesse en soi). Le père, la mère, deviennent papamaman avec des connotations affectives qu'aucun humain ne refusera à ses propres géniteurs.

À l'inverse de la dénotation qui se limite au sens strict d'une définition concrète de la chose, la connotation se déploie en arborescence de façon sinieuse, insidieuse et pourtant pénétrante. Comment effacer ses sens indirects et subjectifs, implicites et culturels, dans l'élan de la vie ?

On ne peut définir la connotation abstraite que par son inverse la dénotation concrète, comme jadis Protagoras le proférait déjà sur notre humanité : *L'homme est la mesure de toute chose*. Citation reprise par Platon au sophiste pour dire que nous sommes invalides dans le continent noir de nos abysses, mais aussi éclairés par cette fonction de pensée qui nous veut tant de bien, pourvu qu'elle élucide un peu notre monde par la sagesse de la raison et sa chouette nyctalope.

D'ou il appert que le symbole peut à la fois dénoter dans le concret et connoter dans l'abstrait, c.-à-d. détenir en son sein tous les sens possibles, tous les axes à valeur ajoutée, pourvu que le contexte où il surgit soit propice à livrer tant un complément qu'un supplément d'information. C'est pourquoi il suscite en le sujet une telle numinosité, à la base de tout sentiment religieux.

Résumons-nous avec le tableau ci-dessous, inspiré de la métapsychologie de Jung, qui réunit les traits propres aux tropes, à la fonction de pensée et au fondement basique de l'inconscient.

INTROVERSION	EXTRAVERSION
PSYCHÉ OBJECTIVE OU PSYCHOÏDE	
ARCHÉTYPES ET SYMBOLES	
LANGAGE ET PENSÉE SONT STRUCTURÉS SUR LA BINARITÉ DE L'INCONSCIENT	
MÉTAPHORE ET DÉPLACEMENT AXE PARADIGMATIQUE DIACHRONIQUE	MÉTONYMIE ET CONDENSATION AXE SYNTAGMATIQUE SYNCHRONIQUE
Procès de similarité du <i>symbole</i> : fond(s) et contenu	Procès de contiguïté du <i>symbole</i> : forme(s) et contenant
Polysémie : permutation <i>trans</i> -sémantique	Monosémie : commutation <i>trans</i> -littérale
Déplacement : glissement sémantique herméneutique	Remplacement : matrice des métamorphoses matérielles
Associations d'idées : le temps tend au divergent	Correspondances d'idées : l'espace tend au convergent
Décodage : arborisation des signifiés	Encodage : organisation des signifiants
Connotation : supplément d'information (sens)	Dénotation : complément d'information (signe)
Indétermination <i>a priori</i> de la signification	Surdétermination <i>a posteriori</i> de la désignation
Capacité de représentation par sélection	Capacité d'intégration par combinaison
Narration temporelle : trame, intrigue, machinations	Description spatiale : texture, agencement, manœuvres
Vers l'abstrait : le sujet joue activement un rôle	Vers le concret : le sujet tient passivement une fonction
Logique du sujet et de ses thèmes : <i>Je est un autre</i>	Logique du prédicat et de ses modes : <i>La vie est absente</i>
Analyse du contenu : intension et signification	Synthèse du contenant : extension et désignation

Quant aux traits essentiels des deux dimensions d'introversion et d'extraversion, le lecteur pourra se reporter à notre ouvrage sur l'âme japonaise ([8] p. 17) où ils sont listés de façon plus large et exhaustive. Comme il s'agit d'une structure abyssale physico-psychique (via le psychoïde), elle se reflète dans les liens qu'entretiennent l'inconscient, le langage et la pensée.

Comme déjà signalé dans cet ouvrage, ce n'est en rien une opposition franche et irréductible entre les opposés (le dilemme) mais plutôt une *connivence* entre eux (le partenariat) afin que le corps et la psyché fonctionnent au mieux ensemble. Du côté du corps, c'est l'homéostasie du métabolisme basal ; du côté de la psyché, c'est le désir des opposés à vouloir se rejoindre.

Toutefois, certains moments de crise nous forcent à une confrontation intérieure des opposés qui nous déstructure basiquement au point de vouloir ne plus être soi ou de s'ôter la vie. Mais c'est aussi l'occasion d'une renaissance intérieure de notre être en devenir. C'est de l'intuition.

La présente étude de ces essais de tropologie avait pour première motivation d'explicitier les particularités transculturelles de la langue et de la pensée japonaises. Pour cela j'ai dû clarifier les liens du langage, de la pensée et de l'inconscient selon la métapsychologie de C.-G. Jung.

Ce fut pour moi un sacré défi car il m'a fallu tout d'abord remettre en cause toutes les études conséquentes privilégiant l'option structuraliste unilatéralement extravertie (Saussure, Lévi-Strauss, Lacan) qui néglige trop le temps, l'histoire, la diachronie, le sens implicite des choses. Pour paraphraser Pascal, ce courant favorisait plus l'esprit de géométrie que l'esprit de finesse.

Pour redorer le blason de l'introversion qui est le pendant complémentaire herméneutiste des matrices qui forgent les moules dans lesquels la psyché se forme peu à peu, j'ai dû batailler très dur pour distinguer ce qui est du lard ou du cochon, du *bout fin* ou du *fin bout*. Cela ne m'empêche nullement d'être un ardent défenseur du structuralisme puisque Jung le fut aussi bien avant la lettre dans sa description de l'appareil psychique avec ses Types Psychologiques.

(À ce sujet, je réitère en aparté l'idée que les archétypes ne constituent pas une structure en soi mais s'enchevêtrent réticulairement comme un *réseau* - tel internet - qui surferait entre les mailles vides d'un gigantesque filet pour faire du sens, appréhendé par la conscience, via les symboles. La vraie structure est l'architectonie de la psyché, isomorphe à celle du cerveau).

Si la langue reflète la façon dont un peuple a perçu en lui la réalité de l'inconscient, on peut s'attendre à trouver en elle des éléments caractéristiques du type de lien qu'elle a privilégié avec lui dans la manière dont la fonction de pensée a pu en rendre compte. Dans une parution à venir, nous prendrons le japonais pour exemplifier cette théorie en l'illustrant d'explications.

Bibliographie sommaire

- [1] Bion W. R. : *Réflexion faite*, PUF, 1992.,
- [2] Ducrot O. & Todorov T. : *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil, 1979.
- [3] Franz (von) M.-L. : *Rêves d'hier et d'aujourd'hui*, Albin Michel, 1992.
- [4] Freud S. : *Psychopathologie de la vie quotidienne*, P.B.P., 2004.
- [5] Freud S. : *L'interprétation du rêve*, Seuil, 2010.
- [6] Fontanier P. : *Les figures du discours*, Flammarion, 1993.
- [7] Jakobson R. : *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, 1986.
- [8] Jugon J.-Cl. : *L'âme japonaise. Essai de psychologie analytique transculturelle*, L'Harmattan, 2015.
- [9] Jung C.-G. : *Types Psychologiques*, Georg & Cie, 1968.
- [10] Jung C.-G. : *L'homme à la découverte de son âme*, Petite Bibliothèque Payot, 1969.
- [11] Jung C.-G. : *Sur l'interprétation des rêves*, Le Livre de Poche, 2002.
- [12] Jung C.-G. : *L'analyse des rêves, Notes du séminaire de 1928-1930, tome I*, Albin Michel, 2005.
- [13] Laplanche J et Pontalis J.-B. : *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1978.
- [14] Lacan J. : *Les écrits I et II*, Seuil, 1999.
- [15] Lacan J. : *Autres écrits*, Seuil, 2001.
- [16] Ricœur P. : *De l'interprétation*, Seuil, 1965.
- [17] Rogé E. : *Psychiatrie jungienne, attitudes et fonctions du moi dans les états psychotiques*, Le Martin-Pêcheur, 2019.
- [18] Roudinesco E. : *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Fayard, 1993.
- [19] Winckel (Erna Van de) : *Les symboles et l'inconscient, essai d'interprétation*, Aubier Montaigne, 1975.
- [20] *Le cerveau à tous les niveaux* : lecerveau.mcgill.ca